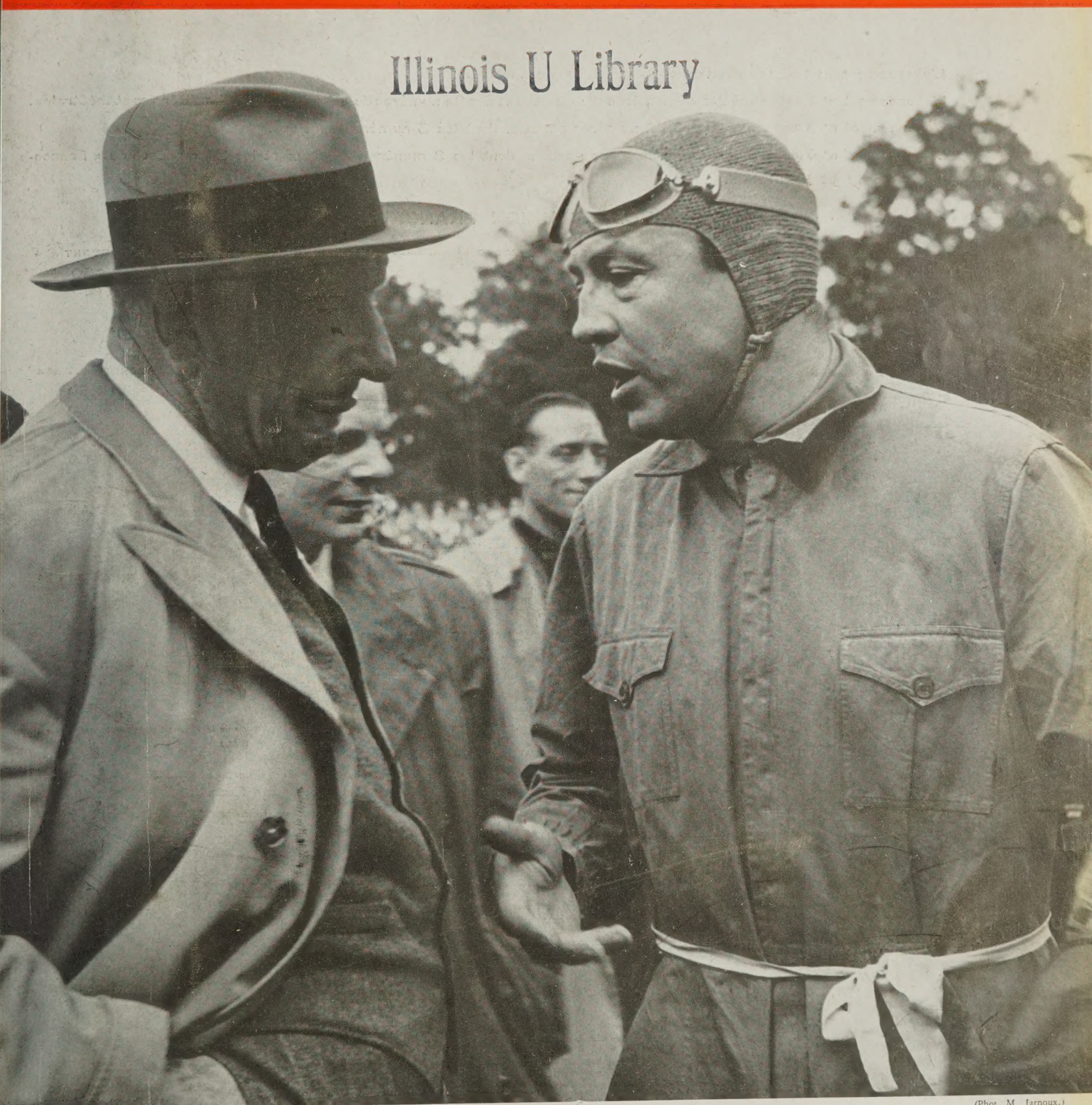
173 5 FÉVRIER 1949 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library



(Phot. M. Jarnoux.)

JEAN-PIERRE WIMILLE SE TUE EN ARGENTINE

Le célèbre coureur automobiliste Jean-Pierre Wimille, vainqueur de tant d'épreuves françaises et étrangères, s'est tué à l'entraînement à Buenos-Aires, où il devait participer au Grand Prix du Président Peron. Une récente photographie du champion s'entretenant avec Charles Faroux. (Voir l'article, page 140.)

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels dont les 3 numéros spéciaux et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois . . .	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an....	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs suisses	47,90	48,65	59,02
	Un an....	75,10		95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois. .	231,75	escudos	295,80	300 50	364,45
	Un an....	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an....	4.900	6.250	6.350	7.700

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — « En cas de changement de prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit. »
(Décision du Comité Directeur du Syndicat des Publications Périodiques Françaises en date du 22 janvier 1948.)

Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste.

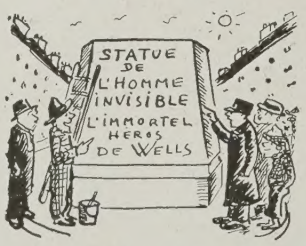
Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

VOIX AUTORISÉE
— Moi qui suis dans les affaires, je peux te l' dire, si l'Etat laissait le commerce libre, la baisse viendrait toute seule. Leur dirigisme, moi j'en suis lassé !...

TRANSFUSION DE CENT...
LE DOCTEUR. — Voici le « donneur ».



LES GRANDES INITIATIVES
— Mais, monsieur l'agent, ça utilise un socle sans statue et c'est en même temps un hommage au grand écrivain anglais.

ENFANTS ARTIFICIELS
LE « PÈRE ». — Ciel !... Le docteur a dû se tromper d'éprouvette !

NOUVELLES COUCHES
— Vous venez à « Guignol », cher ami ?
— Non. Je trouve cela désuet !... Si encore Jouvet, Barrault ou Baty venaient rajeunir la « mise en scène » !...

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 173 5 FÉVRIER 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LE PROCÈS KRAVCHENKO

Le procès intenté par Kravchenko, l'auteur de *J'ai choisi la liberté*, à l'hebdomadaire *les Lettres françaises* se déroule devant la 17e Chambre correctionnelle dans une atmosphère orageuse où dominent les passions politiques. (Voir l'article page 139.) Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux)

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A PARIS, au Quai d'Orsay, a été signé le rapport de la Commission pour l'Union douanière franco-italienne. M. R. Schuman s'entretient avec M. Bertone et M. Quaroni, ambassadeur d'Italie (au centre).

A NANKIN, M. Li Tsung Jen, vice-président du gouvernement nationaliste, a pris les fonctions de chef de l'Etat, au lieu et place du maréchal Tchiang Kai Chek. Le cabinet Sun Fo demeure en exercice.

A MONTE-CARLO, S. M. Bao Daï a enregistré sur disque une proclamation à son peuple qui a été transportée en Indochine par la voie des airs et diffusée ensuite par les postes de radio du Viet-Nam.

A L'ILE DE MALTE, le croiseur américain de 13.600 tonnes *Colombus* a mouillé l'ancre dans le grand port pour une visite de quatre jours. A son départ il a été salué par les batteries côtières.

A ROME, le cardinal Clemente Micara s'est embarqué par la voie des airs pour Cali, en Colombie, où il présidera la délégation pontificale au Congrès eucharistique, assisté des évêques Romani et Terzaiol.

A JAVA, les troupes néerlandaises distribuent vivres et vêtements aux indigènes. Cependant l'activité des « guerilleros » continue et un rapport au Conseil de sécurité déclare impossible le « cessez le feu ».

A ANKARA, M. Gunaltay a été chargé de former le nouveau cabinet turc. Rejetant la collaboration de l'extrême droite, il conserve dans son ministère libéral quelques membres du cabinet précédent.

A MONACO, le prince héritier, en uniforme de colonel, a passé en revue, à l'occasion de la fête nationale monégasque, les carabiniers du prince régnant, dont l'état de santé donne des inquiétudes.

A BUENOS-AYRES, sur la piste de l'aéroport, Mme Eva Duarte de Peron, femme du président, baptise au champagne le premier des dix avions que l'Argentine destine à l'entraînement des pilotes civils.

CONFÉRENCES ET ÉLECTIONS

PAR ALBERT MOUSSET

A la fin de janvier M. Robert Schuman s'est rendu à Londres pour prendre part à la conférence des cinq ministres des Affaires étrangères signataires du pacte de Bruxelles.

Deux problèmes dominaient l'ordre du jour de cette conférence : l'Union européenne et le pacte atlantique.

Les alliés occidentaux chèrchent en effet leur sécurité et la garantie de la paix continentale dans deux directions :

D'une part, la transformation du pacte de Bruxelles en un système de solidarité politique, économique et morale, ébauche d'une Europe fédérale englobant tous les Etats de l'Ouest sous le magistère d'un organisme international permanent.

D'autre part, une alliance militaire unissant pour commencer les cinq signataires du pacte de Bruxelles au Canada et aux Etats-Unis en vue de la mise en commun de leurs moyens de défense.

De ces deux projets le premier vient de trouver sa formule initiale ; le second entre par étapes dans la voie des réalisations.

L'UNION EUROPÉENNE ET LE PACTE ATLANTIQUE

L'idée d'une fédération européenne a fait depuis la fin de la guerre d'immenses progrès dans les esprits. Elle apparaît comme la formule la plus évoluée du pacifisme : il semble que les nations n'aient jamais été plus disposées à consentir une amputation de leur souveraineté pour éviter, avec la dispersion de leurs forces, le retour des horreurs de la guerre.

Mais, également acquises au fédéralisme, deux thèses opposaient à Londres la Grande-Bretagne à la France, cette dernière soutenue par ses alliés continentaux. La Grande-Bretagne concevait la régie de l'Union européenne sous la forme d'un directoire des gouvernements, d'une sorte de conseil européen des ministres.

La France, au contraire, voulait voir confier cette direction à une assemblée européenne élue indépendamment des gouvernements, à un conseil des nations dont certains membres seraient désignés par les parlements nationaux, d'autres, par le suffrage des masses.

Ces deux thèses sont le reflet d'un désaccord qui a ses racines à la fois dans les traditions constitutionnelles et dans la psychologie des deux peuples.

L'Angleterre n'a pas du rôle du parlement la même conception que la France, où la tradition jacobine, plaçant l'exécutif sous le contrôle direct du législatif, est restée très vivace. Le parlement britannique est au contraire dans une dépendance plus rigoureuse du gouvernement, qui oriente et guide ses travaux.

M. Bevin n'a pas dissimulé le peu de confiance que lui inspirerait une assemblée irresponsable : il y voit une réunion de bavards s'égarant dans des joutes oratoires, votant des motions à tort et à travers, bref « donnant aux Européens l'impression qu'ils ont quelque chose alors qu'ils n'auraient rien ».

Aussi a-t-on cherché à Londres un compromis entre « insulaires » et « continentaux » sous la forme de restrictions apportées à la fois au mode d'élection des membres de l'assemblée et à la liberté de leurs débats.

Si la fédération européenne chemine à petites étapes, en revanche l'élaboration du pacte atlantique est menée avec méthode et esprit de suite. Son avant-projet, mis au point à Washington par les ambassadeurs des cinq puissances du pacte de Bruxelles en présence des représentants du Département d'Etat et du gouvernement canadien, n'a pas encore été divulgué. Aussi bien l'efficacité de ses stipulations dépendra-t-elle de la nature et de l'étendue de l'assistance que les Etats-Unis sont disposés à accorder à ses signataires européens.

Et là encore deux courants se dégagent. A en juger par l'expression « pacte atlantique » il semblerait qu'il s'agisse d'un système défensif intéressant essentiellement les pays riverains de l'Océan. Cependant la France ne peut pas ne pas y chercher également la protection de ses possessions africaines et de sa fonction méditerranéenne. Ce dualisme géographique d'intérêts appelle des engagements très précis si l'on ne veut pas que le rôle de l'Europe occidentale dans le plan stratégique général soit réduit à celui de « glacis ».

Deuxième problème : l'extension du pacte à des puissances autres que celles qui l'ont fondé. Là aussi les objections à lever sont multiples. En dépit de la position stratégique-clé qu'elle occupe au carrefour de deux continents et de deux mers, l'Espagne reste exclue tant que Franco s'y maintiendra au pouvoir. L'Italie et éventuellement l'Allemagne, tout désireuses qu'elles soient de se voir réintégrer dans le concert des nations occidentales, se refusent à assumer des obligations de caractère stratégique.

Bien plus : l'alliance atlantique nuit à l'Union européenne parce que, les mêmes puissances détenant la direction de l'une et de l'autre, les « neutres » hésitent à adhérer à celle-ci par crainte de se voir entraîner dans celle-là.

LES DÉCISIONS DE LONDRES

Les décisions de Londres juxtaposent les thèses française et anglaise plutôt qu'elles ne les concilient. (Elles doivent d'ailleurs faire l'objet de nouvelles délibérations.) La France et le Benelux obtiennent, grâce à l'heureuse insistance de M. Robert Schuman, la création d'un corps consultatif européen. Mais l'Angleterre en limite la compétence et confère au comité ministériel un droit de veto sur son ordre du jour. Quant au recrutement de ce parlement, il s'effectuera dans chaque pays selon l'esprit de sa propre constitution, par les soins du gouvernement en Grande-Bretagne, par les parlements nationaux dans les autres pays.

M. Ernest Bevin s'adresse de Londres, par radio, aux Américains.

Le gouvernement de Moscou a réagi brutalement contre les décisions de Londres. Dans un communiqué largement diffusé, il leur reproche de violer les principes de l'O. N. U. et les accords de Yalta, de placer la France et l'Angleterre sous la dépendance des Etats-Unis et d'accroître les risques de guerre en aggravant la coupure de l'Europe en deux « blocs ».

A cela les chancelleries occidentales répliquent que c'est l'Union soviétique elle-même qui, en créant un réseau d'alliances militaires entre ses satellites et en alignant ceux-ci sur ses propres intérêts stratégiques, a obligé l'Europe de l'Ouest à adopter une politique défensive : l'Union européenne est avant tout l'expression juridique d'une unité de civilisation ; quant au pacte atlantique, organisant sous les auspices de l'O. N. U. et dans l'esprit de la Charte de San-Francisco une résistance commune à toute action agressive, il ne saurait inquiéter que les pays qui nourrissent des desseins belliqueux. Ce serait donc avouer ces desseins que de prétendre y voir un instrument de guerre.

En même temps que sa protestation Moscou faisait connaître qu'il demandait des explications au gouvernement d'Oslo sur ses intentions à l'égard du pacte atlantique. Aussi est-on tenté de voir dans l'attitude du Kremlin beaucoup moins une prise de position — purement théorique — en face des décisions de Londres qu'une tentative pour intimider les Scandi-

M. P.-H. Spaak a la conférence des ministres des Affaires étrangères.

naves et les maintenir en dehors d'un système défensif de l'Occident, auquel leurs bases navales apporteraient un redoutable point d'appui.

LES CONFÉRENCES DE COPENHAGUE ET D'OSLO

C'est, en effet, dans le monde scandinave que les réticences se sont manifestées avec le plus d'opiniâtreté. Son attitude est la pierre d'achoppement des efforts tendant à « étirer » le front atlantique.

Trois conférences se sont tenues à Karlstadt, à Copenhague et à Oslo : elles n'ont pas réussi à dégager une ligne de conduite commune de la Suède, de la Norvège et du Danemark en face des sollicitations dont ces pays sont l'objet de la part des Etats-Unis afin de les faire adhérer au pacte.

La Suède maintient son projet d'organisation autonome de la défense scandinave sans adossement au groupe occidental. La Norvège envisage au contraire son ralliement au pacte.

Ce sont là les positions traditionnelles des deux pays : l'expérience du passé l'emporte sur les anticipations politico-stratégiques. La Norvège a toujours gravité dans l'orbe des puissances occidentales, dont elle a partagé le sort pendant la dernière guerre. La Suède, seul Etat nordique qui ait réussi à maintenir sa neutralité pendant cette même guerre, redoute des engagements dont le premier résultat serait de tendre les rapports entre Stockholm et Moscou. Elle se refuse en outre à aggraver la situation de sa voisine la Finlande, sur laquelle les Russes ne manqueraient pas d'accentuer leur pression si elle devenait limitrophe de la zone stratégique de l'alliance occidentale.

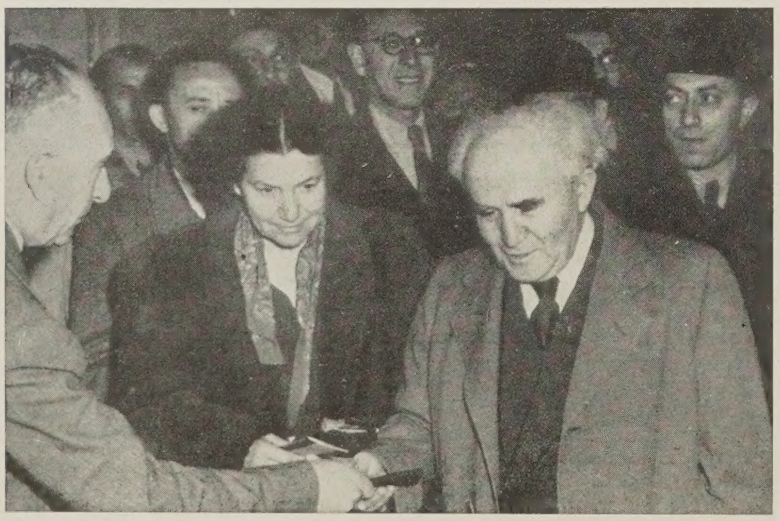
Une organisation régionale de sécurité comme la conçoit la Suède est-elle possible ?

Livrés à eux-mêmes les Etats nordiques ne peuvent se doter d'un armement répondant aux exigences actuelles. Or les Etats-Unis ont déclaré qu'ils ne fourniraient du matériel de guerre qu'aux gouvernements cosignataires du pacte.

Pour éluder ce dilemme la conférence d'Oslo a essayé de trouver un compromis écartant toute adhésion formelle à une alliance continentale, mais réservant la possibilité d'un recours à l'Occident en cas d'agression.

UN KOMINFORM ÉCONOMIQUE ORIENTAL

Tandis que les nations de l'Occident poursuivent la « planification » politique, stratégique et économique de leurs rapports, l'Europe orientale vient de faire de son côté un nouveau pas en avant en créant, au cours d'une conférence tenue à Moscou, un Conseil d'entraide économique mutuelle, où seront représentées l'Union soviétique, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Bulgarie et la Roumanie.



M. David Ben Gourion, vainqueur aux élections israéliennes, vote.

On a peu de détails sur cet organisme sexparti que ses auteurs présentent comme une réplique au plan Marshall et qui s'en différencie (selon eux) « par le respect de la souveraineté des nations participantes ». De fait, hormis son caractère de propagande, il ne donne pas naissance à un nouvel état de choses : comme on le sait, les pays situés au delà du rideau de fer sont déjà liés entre eux par un réseau très dense d'accords commerciaux qui en fait un « bloc » beaucoup plus homogène, en raison de son unité de direction, que celui de l'Ouest. L'Union soviétique a centré sur ses propres besoins l'économie des Etats voisins et a dérivé vers son marché la majeure partie de leur commerce extérieur. Peu de jours après la conférence de Moscou, et pour clore des négociations qui lui étaient antérieures, la Roumanie a signé avec la Russie un accord qui doublera en 1949 le volume des échanges entre les deux pays.

Ce Kominform économique n'ajoutera donc rien à un système de « collaboration » qui a déjà été poussé à ses limites extrêmes.

Son véritable objectif paraît bien être de placer les futurs et inévitables échanges entre l'Est et l'Ouest sous le couvert d'une solidarité consensuelle des « démocraties populaires ». La Pologne a conclu le 14 janvier un accord commercial avec l'Angleterre qui porte sur une somme globale de 150 millions de livres sterling. La Hongrie se propose, dit-on, de vendre du manganèse aux Etats-Unis. La formule d' « entraide mutuelle » permettra d'éviter que ces accords ou ces marchés soient interprétés comme des actes d'indépendance, des « fissures » dans le bloc oriental. Elle les intègre dans une planification orthodoxe.

LES DÉCLARATIONS DE STALINE

A peine les remous causés par la protestation soviétique étaient-ils apaisés que Staline faisait des déclarations sensationnelles sous forme de réponses aux questions posées par une agence américaine. Ces déclarations portaient : sur la publication éventuelle d'un engagement commun des Etats-Unis et de l'U. R. S. S. de ne point recourir à la guerre ; sur la possibilité de donner à cet engagement une sanction pratique par un désarmement graduel et simultané ; sur l'acceptation soviétique d'une levée des restrictions aux communications avec Berlin, en contre-partie d'un ajournement de la création d'un Reich occidental par les Alliés ; sur la possibilité d'une rencontre Truman-Staline.

Ces déclarations ont été, en général, interprétées à Paris, à Londres et à Washington comme insuffisantes pour amener un changement dans la politique des Occidentaux, mais offrant néanmoins l'occasion de sonder les véritables intentions du Kremlin ; la question étant de savoir s'il désire sincèrement renouer les fils rompus entre l'Est et l'Ouest ou s'il ne cherche pas plutôt à obliger les Alliés à renoncer au pacte atlantique et à l'installation du conseil de l'Union européenne.

LES ÉLECTIONS DANS L'ÉTAT D'ISRAEL...

Tandis qu'à Rhodes les négociations engagées entre Israéliens et Egyptiens sous les auspices du docteur Bunche, médiateur intérimaire de l'O. N. U., se heurtaient à l'intransigeance des parties dans la question de la délimitation du Negev, l'Etat d'Israël procédait pour la première fois à des élections : 140.000 Juifs et 32.000 Arabes étaient appelés à y prendre part.

Après une brève campagne où se sont affrontés, en dix langues différentes, vingt et un partis politiques, la victoire a été remportée par le Mapaï, formation socialiste-travailliste que préside le docteur David Ben Gourion, chef du gouvernement. Il disposera d'environ 35 % des sièges de l'Assemblée constituante. Après lui viennent le Mapam, parti travailliste unifié de gauche, avec 14 % ; le Bloc religieux unifié (apolitique), également avec 14 % ; l'aile droite de l'Heruth (parti héritier de l'Irgoun), avec 9 % ; les démocrates progressistes, avec 4,6 % ; les communistes, avec 2,6 %. Ces derniers ont surtout recueilli des voix dans les districts ouvriers arabes et le quartier pétrolier d'Haïfa. Ils auront six sièges sur les cent vingt que compte l'assemblée : Arabes et Juifs se les partageront.

Il est à noter que les résultats du scrutin ont été à Jérusalem assez différents de ceux de l'ensemble du pays : le Mapam y vient en tête avec 41 % des votants, et le Bloc religieux y serre de près, avec 24 %, le Mapaï, qui n'en obtient que 28 %. Sans doute est-ce la conséquence des hésitations que le gouvernement de M. Ben Gourion a paru manifester quand on lui a demandé de promettre l'incorporation de la ville sainte à l'Etat d'Israël.

... ET AU JAPON

Tandis qu'en Chine les négociations de paix entre communistes et nationalistes traînent en longueur et que la démission de Tchiang Kai Chek apparaît moins comme la volonté d'abandonner la scène politique que comme le moyen de ne pas se compromettre dans ces négociations, dont il augure l'échec, le Japon a renouvelé son parlement.

Le résultat de ces élections atteste d'une part la popularité de la politique de « fermeté » à l'égard de la puissance occupante, politique du parti libéral-démocrate (conservateur), dont M. Yoshida, président du Conseil, est le chef, d'autre part la répercussion des victoires communistes en Chine.

Il est donc l'indice d'un raidissement national. L'effondrement des modérés (démocrates et socialistes) est imputé à la docilité de l'ex-président Ashida à l'égard des Américains, et aussi aux récents scandales financiers.

Le parti de M. Yoshida disposera de deux cent cinquante-sept sièges (sur quatre cent soixante-six) au lieu des cent cinquante-deux qu'il occupait dans l'ancienne Chambre. Mais, désarmée au centre, l'opposition sera vigoureuse à l'extrême gauche, où les communistes, avec un gain de dix-sept sièges, auront trente-trois députés et six « apparentés ».

Libéraux et communistes partagent les mêmes préventions à l'endroit des démocraties occidentales. On présume que le gouvernement de demain, tout en luttant contre les extrémistes de gauche, cherchera par tous les moyens à rétablir une autonomie relative du pays dans l'attente de la signature du traité, que ces élections pourraient hâter.

... MAIS LE PÈRE FUT SAGE
DE LEUR MONTRER, AVANT
SA MORT,
QUE LE TRAVAIL EST UN
TRÉSOR.
(LA FONTAINE.)

LE PREMIER DEVOIR : PRODUIRE

PAR ÉDOUARD HERRIOT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Dans mon remerciement à l'Assemblée nationale, j'ai produit quelques renseignements sur la situation actuelle de notre pays. Mais le sujet mérite mieux. Il est vain de vouloir le traiter en déclarations générales, optimistes ou pessimistes. Seule une analyse raisonnée des faits et des chiffres peut permettre à un Français réfléchi d'apprécier avec exactitude le point où nous sommes parvenus de notre évolution.

Et tout d'abord il convient de distinguer la production industrielle et la production agricole.

Notre activité industrielle a réalisé de nouveaux progrès en 1948 ; pendant le premier semestre elle a dépassé de 15 % environ le niveau moyen de 1938 ; elle se trouvait à mi-distance entre le chiffre médiocre de production de 1938 et le niveau de 1929, qui fut une année de prospérité. C'est en ce sens qu'il faut préciser l'observation portée à la tribune par M. Paul Reynaud.

Les principaux « goulots d'étranglement », suivant l'expression de M. René Courtin, restent constitués par le charbon et les matières premières en provenance de l'étranger. La grève des houillères, succédant à la période des congés, a provoqué au cours du second semestre une chute très sensible de l'indice général, étant donné l'importance du coefficient attribué, pour le calcul de cet indice, à l'extraction de charbon. Cependant la grève des houillères n'a eu que des répercussions limitées sur l'activité des autres branches industrielles, sauf les industries qui, comme celle de l'azote, dépendent étroitement des fournitures de gaz. En fin de compte, pour l'ensemble de l'année, l'indice général de la production industrielle (bâtiment non compris) doit s'établir par comparaison avec 1938 à 108, contre 79 en 1946 et 95 en 1947.

L'extraction de charbon est tombée à 45 millions de tonnes contre 47,3 millions en 1947 et 49,3 millions en 1946. Si la ressource totale de la France en charbon a dépassé d'un million de tonnes le chiffre de l'année précédente, c'est par suite d'un accroissement notable de nos importations, qui, compte tenu des livraisons de la Sarre, ont atteint 19,5 millions de tonnes, contre 16,5 millions en 1947.

On aperçoit déjà cette vérité que par suite de la pauvreté de nos mines nous demeurons tributaires de l'étranger et que sans le plan Marshall, objet de tant de déplorables déclarations, notre industrie serait paralysée. On aperçoit aussi la nécessité et l'urgence de développer notre équipement électrique. C'est ce qu'avait compris, il y a longtemps déjà, la Compagnie nationale du Rhône, qui a réussi, malgré de nombreuses difficultés, à mettre en marche l'usine de Génissiat et qui travaille présentement à créer l'usine, plus importante encore, de Donzère-Mondragon. Cette compagnie, où l'initiative privée s'unissait à la participation des collectivités, représentait, selon nous, une forme de nationalisation très supérieure à la forme bureaucratique et étatiste qui est aujourd'hui celle de l'Electricité de France. C'est par notre équipement électrique, et non par un autre procédé, que nous pourrons donner à notre pays son indépendance. Déjà en utilisant au maximum nos moyens actuels on a pu réaliser en 1948 une production de 28,3 milliards de kW.-h., contre 25,9 milliards en 1947. Production encore bien insuffisante, puisque par rapport à 1938 notre consommation d'électricité a augmenté de 40 % environ.

Nos raffineries de pétrole, qui en 1947 traitaient en moyenne 421.000 tonnes de pétrole brut par mois, en ont traité 660.000 tonnes (581.000 en 1938).

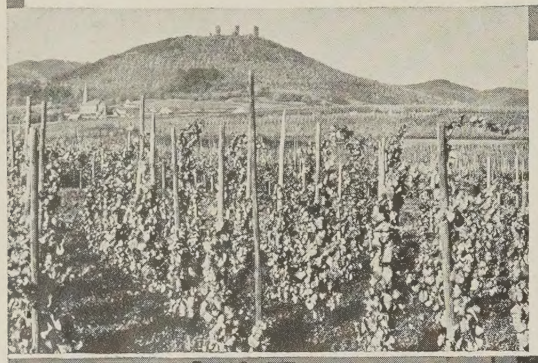
L'augmentation de nos ressources en coke a permis une reprise très importante

POMMES DE TERRE

	MOYENNE ANNUELLE 1930 - 1938	1946	1947	ESTIMATION AU 1er NOV. 1948
SURFACE	1.400.000 hect.	850.000	1.000.000	1.000.000
RENDEMENT	111	116	109	147
PRODUCTION	157.000.000 t.	99.000.000	110.000.000	150.000.000

BLE

	MOYENNE ANNUELLE 1930 - 1938	1946	1947	ESTIMATION AU 1er NOV. 1948
SURFACE	5.200.000 hect.	4.100.000	3.400.000	4.200.000
RENDEMENT	15	16	9	18
PRODUCTION	80.000.000 quint.	68.000.000	33.000.000	74.000.000

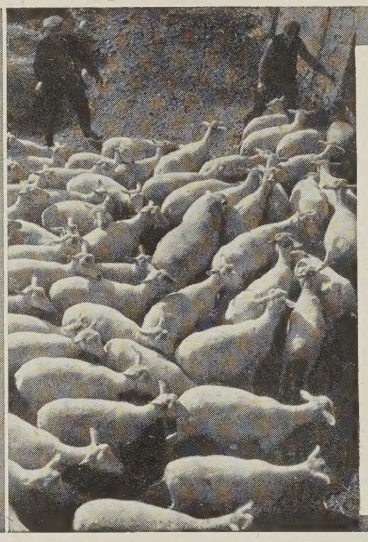


VIGNE

	MOYENNE ANNUELLE 1930 - 1938	1946	1947	ESTIMATION AU 1er NOV. 1948
SURFACE	1.531.000 hect.	1.436.000	1.440.000	1.443.000
RENDEMENT	38 hl.	25	30	32
PRODUCTION	58.900.000 hl.	36.000.000	44.000.000	47.000.000

LAIT

HECTOLITRES	
1938	138.000.000
1946	94.600.000
1947	99.500.000
1948	120.000.000



VIANDE

TONNES	
1938	1.700.000
1946	1.250.000
1947	1.450.000
1948	1.600.000

de l'activité des usines sidérurgiques. La production d'acier brut aura atteint en 1948 près de 600.000 tonnes par mois, soit 15 % de plus que le niveau moyen de 1938. Encore ne s'agit-il là que d'une moyenne ; le résultat le plus récent, celui de novembre, indiquait une production de 683.000 tonnes. Ces chiffres nous laissent encore au-dessous du maximum de 1929 (moyenne mensuelle pour la fonte : 863.000 tonnes). Mais cette amélioration a permis un accroissement très sensible de la production des industries mécaniques et électriques. Les tracteurs agricoles, si indispensables à la rénovation de nos procédés de culture, sortent maintenant de nos usines au rythme de 1.000 par mois (350 en 1947, 145 en 1938). Notre production de voitures automobiles a retrouvé son niveau d'avant guerre ; nous produisons moins de véhicules de tourisme (10.172 contre 15.200 en 1938), mais beaucoup plus de camions et de camionnettes.

Veut-on encore quelques exemples ? La production de ciment en 1948 dépasse 450.000 tonnes par mois, contre 296.000 tonnes en 1938. La production de carbonate de soude est supérieure de 50 % à celle d'avant guerre. La production d'engrais azotés dépasse de 10 % celle de 1938. La production de superphosphates s'est accrue de 20 % par rapport à l'avant-guerre. En ce qui concerne les textiles, la production de tissus de coton surpasse légèrement celle de 1938. Le rythme actuel de la production de tissus de laine est supérieure de 20 % à celui d'avant guerre.

En somme notre industrie paraît avoir atteint le niveau d'activité correspondant à l'emploi de son outillage et de sa main-d'œuvre actuels. Mais si ce résultat est encourageant, il est bien loin d'être suffisant. Pour équilibrer notre balance des comptes il nous faut vendre plus. Nos exportations en 1948 n'ont couvert que 65 % de nos importations. Les sorties clandestines de capitaux ou le non-rapatriement des devises dues à l'exportation nous épuisent. Suivant M. René Courtin (*le Monde* du 1er janvier 1949), les milieux financiers internationaux estimeraient ces sorties au chiffre formidable de 500 millions de dollars pour l'année. *De toute façon il est indispensable pour la France de développer son outillage industriel et de dépasser les niveaux de production actuels.*

Dans l'ordre agricole l'année 1948 a été une année heureuse. Si les fruits et la vigne ont été atteints par les gelées de printemps, si l'abondance de la pluie a gêné les récoltes et facilité la propagation des maladies cryptogamiques, les conditions atmosphériques ont été dans l'ensemble favorables. La diminution des surfaces cultivées reste, par malheur, importante, mais le rendement s'est accru par rapport à 1947 et atteint le niveau moyen d'avant guerre. La production de viande et de lait progresse lentement depuis 1945.

Mais pour la production agricole comme pour la production industrielle il importe d'éviter un optimisme exagéré, car l'accroissement est dû beaucoup plus à des conditions atmosphériques favorables, c'est-à-dire à un accident heureux, qu'à l'amélioration des conditions techniques. Par une louable sagesse le Comité de l'alimentation et de l'agriculture, qui opère dans le cadre de l'organisation européenne de coopération économique, prévoit pour l'année 1949 une diminution du rendement. L'effort doit porter sur l'extension des surfaces cultivées et sur l'amélioration de la technique, sur l'accroissement des produits essentiels : céréales, viande, lait. Une fois encore, si nous voulons redresser notre pays, lui assurer son indépendance, il faut qu'il puisse exporter, et, comme l'a dit récemment M. le président Queuille, aux conditions du marché mondial. Nous vendons trop peu ; nous achetons trop.

Nous arrivons donc toujours à la même conclusion. C'est par une politique du travail et de la production que notre pays pourra se relever, et non par la phraséologie des partis, dont les programmes visent surtout le problème de la répartition. Avant de répartir, et pour répartir, il faut produire, créer. C'est la même idée que nous exposions au lendemain de la précédente guerre, sans grand succès. Nous y revenons aujourd'hui avec une conviction accrue. L'amélioration de la condition des travailleurs est liée à cette politique. On ne peut longtemps, pour les satisfaire, puiser dans un trésor artificiellement rempli avec du papier. Au centre du XXe siècle la morale du bon La Fontaine est toujours la seule vraie. Le travail est le trésor. Le seul trésor.

LA SEMAINE INTERNATIONALE DU MONT-BLANC

Première compétition de ski disputée en France cette saison, la Semaine internationale du Mont-Blanc a remporté un vif succès sportif tant par la qualité des concurrents que par les difficultés des parcours choisis qui, par suite du froid très vif, transformèrent certaines épreuves en véritables compétitions acrobatiques.

L'équipe française était dès le départ handicapée par l'absence de Jean Blanc et de Claude Penz, blessés, et par le manque d'entraînement des « citadins », qui y sont la majorité. Elle n'en a pas moins remporté un succès particulièrement éclatant, puisque, à l'exception du saut (où Lucchioni sauva l'honneur en se classant second), toutes les premières places revinrent à des Français.

Le slalom, d'abord, disputé à Mégève sur la piste de Rochebrune, fut l'apanage de notre champion olympique Henri Oreiller, qui, presque sans entraînement, prenant tous ses risques, gagna les deux manches dans le style acrobatique qui lui est particulier. Derrière lui venaient le jeune Lacroix, le plus sérieux espoir de notre *team* national, et Pazzi, en excellente forme. Dans les quinze premiers nous avions la satisfaction de compter douze Français sur seize engagés. Chez les étrangers, l'Italien Alvera se classait quatrième et le Suisse Schneider, dixième.

Le slalom géant, disputé à Rochebrune sur une

Les Houches. La foule quitte les pistes après la course de descente.

Célina Seghi (Italie), gagnante de l'épreuve de slalom (dames).

Le style d'Henri Oreiller (France), gagnant du slalom.

Arrivée de Benoit Carrara (France), vainqueur de l'épreuve de fond.

LUCIENNE COUTTET-SCHMIDT (FRANCE), GAGNANTE DU SLALOM GÉANT.

UN PASSAGE DE JAMES COUTTET (FRANCE), VAINQUEUR DU SLALOM GÉANT.

UN SAUT DE LUCCHIONI (FRANCE), DEUXIÈME DE CETTE ÉPREUVE QUI FUT REMPORTÉE PAR LE SUISSE PSCHANNEN AVEC TROIS SAUTS : 54, 56, 65 MÈTRES.

LUCIENNE COUTTET-SCHMIDT (A GAUCHE) REÇOIT LES FÉLICITATIONS D'OLIVIA AUSONI (SUISSE) QU'ELLE BATTIT DANS LA COURSE DE DESCENTE.

L'ESPOIR FRANÇAIS DÉSIRÉ LACROIX AU COURS DE LA DESCENTE, QU'IL A GAGNÉE DEVANT L'ITALIEN ZENO COLO, QUE SUIVAIT LE FRANÇAIS H. OREILLER.

neige très glacée, tenait du compromis entre la descente et le slalom. James Couttet remporta la palme devant Oreiller, Guy de Huertas, Ravanel et Pazzi. Le Suisse Ollinger était sixième et l'Italien Zeno Colo, huitième.

La course de fond, disputée aux Contamines sur un parcours de 18 kilomètres, fut animée par une belle lutte entre le Français Benoît Carrara et l'Italien Perruchon terminant respectivement premier et second. Il serait souhaitable que nos montagnards s'intéressent davantage à cette catégorie pour laquelle ils sont physiquement doués.

Le concours de saut, malgré son côté spectaculaire, perd de sa popularité auprès du public, et cela au profit des épreuves de descente et de slalom : sans doute les foules préfèrent-elles admirer leurs vedettes consacrées, et nous n'en comptons pour ainsi dire pas en saut, où le Suisse Pschannen se classa premier avec trois sauts de 54, 56 et 65 mètres, devant le Français Lucchioni (51, 56, 65 mètres), l'Italien Tricella et le Norvégien Lunde.

Enfin, la course de descente, aux Houches, fut transformée par le gel en un impressionnant déboulé sur une piste trop dure et devait inévitablement être marquée par de nombreuses chutes, celle de James Couttet notamment. Dix-huit concurrents terminèrent sur trente-huit ; Henri Oreiller avait course gagnée lorsqu'il tomba au schuss d'arrivée, perdant de précieuses secondes. Et c'est notre « vingt ans », Désiré Lacroix, qui gagna l'épreuve devant l'Italien Zeno Colo et Oreiller. D'aucuns voient en Lacroix le futur successeur des James Couttet et Oreiller : il est certain que sa technique et sa virtuosité ont étonné tous ceux qui l'ont vu dévaler la « Verte », durcie par le gel.

Du côté féminin, Lucienne Couttet-Schmidt remporta le slalom géant, puis la descente (avec dix-huit secondes d'avance), tandis que Célina Seghi lui prenait une seconde 3/10 dans le slalom. Après ces deux chefs de file retenons les performances suisse (Olivia Ausoni) et autrichienne (I. Molitor).

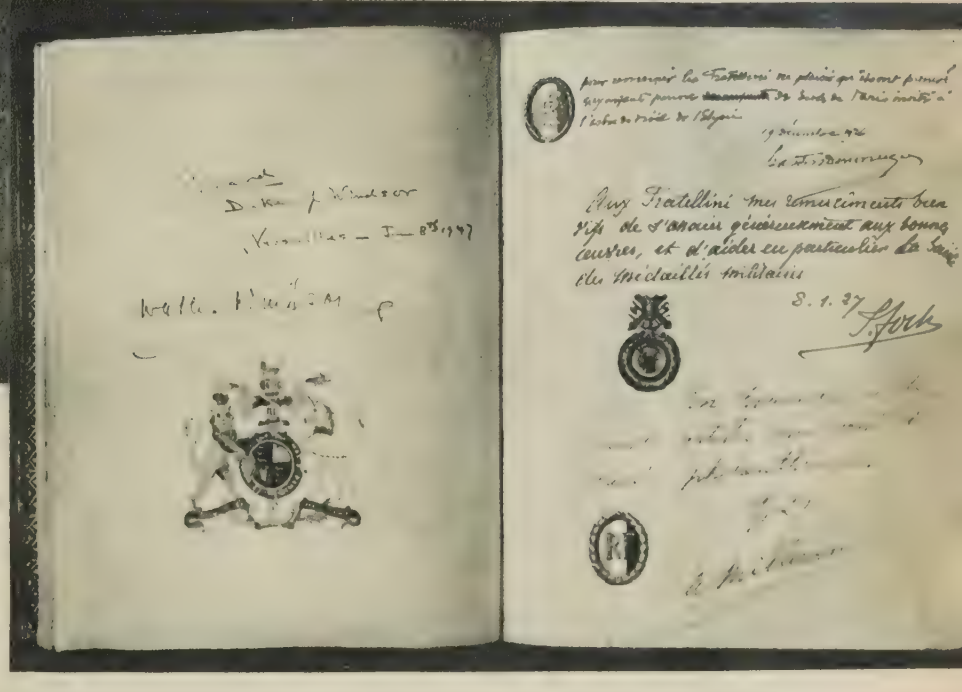
Félicitons en terminant l'équipe de France au complet pour ces brillantes victoires, mais souhaitons-lui de pouvoir s'entraîner sérieusement en vue des épreuves à venir : cinq de ses skieurs vont en effet partir pour le Canada et les Etats-Unis pour y disputer les championnats du Canada, le Québec-Kandahar, et les championnats d'Amérique du Nord. La technique française vient de triompher sur le continent : il sera intéressant de la suivre outre-Atlantique.

Photographies « Intercontinentale ».

70 ANS D'AGE, 65 ANS DE CIRQUE

L'ANNIVERSAIRE DE FRANÇOIS FRATELLINI

MYLOS DONNANT L'ACCOLADE AU HÉROS DE LA FÊTE.



IL y avait, l'autre après-midi, parade dans la piste. De classiques mannequins en bois noir plantés autour de la banquette portaient tous les costumes chamarrés, surbrodés, lamés, pailletés de François Fratellini, le clown fameux. On fêtait à la fois ses soixante-dix ans d'âge, ses soixante-cinq ans de carrière. Entre les clinquantes défroques, des chevalets proposaient quelques toiles inspirées par l'inégalable trio. Voletant alentour, les petits chapeaux pointus, bleus, verts, blancs, semblaient emportés dans une tempête de rires.

L'Académie française, la Municipalité, le Barreau, les Lettres, les Arts, incarnés en personnalités enthousiastes, avaient apporté l'hommage et l'émotion. Bien entendu, la grande famille du Cirque, du plus illustre jusqu'au plus humble, était venue saluer et congratuler l'artiste de qui le talent a merveilleusement préservé la jeunesse. Au milieu des admiratrices, François avait vingt ans. Le soir, dans son entrée, il fut plus étourdissant que jamais tant la verve, l'esprit et le cœur — le cœur surtout ! — agissent en élixir de jouvence.

Pendant que se suivaient les discours, devant un buffet bien garni, on ne pouvait s'empêcher de songer au cher Paul, trop tôt disparu. Albert, le frère cadet, le truculent partenaire de chaque soir, se défendait avec modestie : « Ce n'est pas ma fête à moi », disait-il. Willy, le petit-fils, Max, le neveu, Nino et Gigi, les petits-neveux, entouraient le « pépé » de leur sollicitude affectueuse. Il y eut des fleurs, du champagne, une plaquette commémorative et quelques douces larmes. Depuis la piste du cirque Medrano, la pensée de François, en ce jour anniversaire, allait aux quatre coins du monde. Là-bas, en Amérique, se trouvent ses trois fils, les Craddock's, qui promènent leur magnifique numéro de *Knock-about*, auquel ils ont ajouté récemment la scène du cheval comique sur patins à roulettes. Aux îles Britanniques, sa nièce Violette assiste chaque soir au véritable triomphe du clown Charley Caïroli, qu'elle épousa lorsqu'il se nommait Carletto. Partout la tribu des Fratellini compte des représentants admis, dans leur spécialité respective, au rang de vedettes. Partout le nom des Fratellini correspond, chez les malheureux, au souvenir d'un geste charitable, car ils sont toujours prêts à se dévouer pour soulager une misère.

François vient d'avoir soixante-dix ans. A cette occasion, Marcel Hauriac lui a dédié un poème inédit, que nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux.)

En haut, a droite, le cirque Medrano, ou François débuta comme écuyer. A gauche, dans la loge des Fratellini, Mme Roulet, directrice du cirque, boit aux 70 ans de son pensionnaire. Assis au premier plan : Albert. Derrière : Max et Willy.

Cette photographie, qui date de 1888, montre les Fratellini dans leur costume d'acrobates. Gustave, le père, a le bras droit sur l'épaule de François. A sa gauche, Louis († 1909), puis Paul († 1939). Devant, Albert. Les débuts du trio datent de 1910.

Ci-dessous : François, avec son frère Albert, veut offrir « la mousique » a ceux qui sont venus le féliciter. Son petit-fils Willy (debout derrière lui) sourit, entre le grand-oncle Max (a droite) et Nino. — A droite, en bas, un croquis fidèle de François.

Clown joyeux, pailleté, frétillant, babillard,
Qui fait joujou de tout, même d'un corbillard,
Pierrot par le visage en boule de billard,
Par la démarche funambule,
Clown, tyranneau des augustes crédules,
Clown ballant et pirouettant,
Mollet tendu, talon battant,
Clown malfaisant avec délices,
Clown, amusement des enfants,
Clown, hilarité des parents,
En chacun d'entre nous tu trouves un complice.
Clown ingénu, grave, malicieux
Comme un bambin catastrophique
Qu'on a lâché dans la boutique
Aux porcelaines exotiques
Notre vice innocent te brille dans les yeux.
Universel autant que le rire lui-même,
Brassant dans ton jargon tous les accents épars
Tu possèdes le bien suprême
D'être frère de tous, venant de nulle part.
Que tu t'indignes, que tu boudes,
Que tu pousses cris et sanglots
Ou bien que tu heurtes du coude
Pour le mettre dans ton complot
Un partenaire outrageusement sot,
Ta bonne foi sous les lustres éclate,
Evidente comme le jour,
Mais ses effets aboutissent toujours
A l'agitation fatale de ta batte.,
Un sûr instinct, un art subtil
Te fait éviter le péril
D'une vulgarité qui te rendrait sinistre ;
Et, prenant de vieux calembours
Que tu jettes en l'air dans un bruit de tambour,
Tu t'en fais un feu d'artifice.
Les gifles que l'on t'administre
Glissent
De même qu'un pamphlet sur le dos d'un ministre.
O clown imperturbable, clown
Intact dans l'ouragan, ferme dans le simoun
Des siphons jaillissants, des tartes à la crème,
Clown, pôle attirant les extrêmes
Absurdement sortis des horizons fardés,
Nul spectateur ne sait ta vraie figure.
Contre un plat univers tu sais raison garder
O clown, imperméable à nos littératures.

MARCEL HAURIAC.

LE PARICOURTINE EST ENTRÉ EN ÉRUPTION EN 1943.

UN VILLAGE RECOUVERT PAR LES CENDRES DU VOLCAN.

LES ARBRES ONT ÉTÉ DÉPOUILLÉS PAR LES JETS DE PIERRES.

INDIENS FUYANT LE VILLAGE AVEC LEURS RICHESSES.

SEUL LE CLOCHER DE L'ÉGLISE ÉMERGE DE LA COULÉE QUI A ANÉANTI LE VILLAGE DE SAN-JUAN.

UN VOLCAN EST NÉ

Le 23 février 1943 Dioniso Pulido, un Indien du village de Paricourti, petite bourgade de la province mexicaine du Michoacan, emmena ses quelques moutons paître dans son champ, ainsi qu'il le faisait chaque jour. Arrivé sur sa terre il découvrit qu'une large crevasse s'était ouverte dans le sol, mais il ne s'en étonna pas outre mesure. Cependant quelques heures plus tard, alors qu'il surveillait son maigre troupeau, il entendit une explosion terrifiante et, se retournant, vit qu'un mince panache de fumée blanche s'élevait au-dessus de la faille qu'il avait enjambée sans méfiance en arrivant.

Dioniso Pulido ne se doutait pas qu'il venait d'assister à cette chose merveilleuse et effrayante qu'est la naissance d'un volcan. Pourtant, comme le mince panache blanc s'était rapidement transformé en un épais nuage de fumée âcre et lourde, il décida au bout de deux jours de prévenir les autorités.

En fait la naissance d'un volcan dans cette province n'était pas chose très surprenante, puisque le Michoacan s'étend sur une ancienne région volcanique. D'ailleurs le sol avait tremblé plus de cinquante fois depuis le début de l'année. Chaque jour ou presque, à 5 heures de l'après-midi, des grondements sourds montaient des entrailles de la terre. Les habitants de Paricourti et ceux de San-Juan-Parangaricutiro quittaient alors leurs maisons pour attendre, dans la rue ou à l'église, que l'enfer souterrain retrouve son calme jusqu'au lendemain.

Cependant, les explosions se faisant plus violentes et les fumées plus épaisses, les villageois quittèrent Paricourti et vinrent se réfugier à San-Juan. En même temps le téléphone, le télégraphe et la radio annoncèrent au monde qu'un volcan venait de naître, et c'est alors qu'arrivèrent les hommes de science.

Deux jours plus tard le volcan avait 50 mètres de haut, et les explosions commencèrent à se succéder à la cadence d'une toute les trois ou quatre secondes. En même temps, du cratère qui s'était ouvert, jaillirent des pierres et des blocs incandes-

LE PARICOURTINE UN AN APRÈS SA NAISSANCE. LA CAMPAGNE EST DÉJA RECOUVERTE DE CENDRES.

cents. Enfin des laves bouillantes se mirent à couler lentement. Au bout du quatrième jour le volcan était devenu une petite montagne haute de 200 mètres, et pendant deux semaines son activité ne se ralentit pas.

Chaque jour des dizaines de curieux arrivaient des quatre coins du pays pour contempler ce spectacle grandiose. La nuit, au-dessus de la jeune montagne, une colonne de feu torturée par le souffle des explosions montait dans le ciel et il semblait au spectateur que se déroulait sous ses yeux un épisode de la naissance du monde.

Cependant les explosions s'espacèrent, la lave ralentit son avance, et peu à peu les entrailles de la terre cessèrent de se déchirer. Le volcan retrouva son calme et s'arrêta même de gronder de temps à autre, comme si l'effort de sa croissance l'avait épuisé au point qu'il se serait endormi.

Petit à petit les habitants de Paricourti regagnèrent leur village, poussant devant eux leurs mules et leurs moutons. Alors les visiteurs se firent plus nombreux encore. Les savants et les cinéastes osèrent escalader la montagne pour tenter, en profitant de son sommeil, de percer les secrets de sa naissance.

Mais au bout de trente jours des grondements ébranlèrent à nouveau les profondeurs de la terre. Un lourd nuage de fumée couronna le Paricourtine, puisque c'est ainsi que l'on avait baptisé le jeune volcan, et toute la province fut recouverte par une épaisse couche de cendre. Le paysage prit un aspect fantastique et irréel. Les arbres, déjà dépouillés par les jets de pierres, se recouvrirent de cette fine poussière impalpable sous laquelle ne tardèrent pas à disparaître complètement les champs et les routes, au point que la campagne prit l'aspect d'un désert.

A ce moment les sources se tarirent l'une après l'autre, les plantes s'étiolèrent et se desséchèrent, et les animaux commencèrent à mourir en masse.

Finalement, les pluies de cendre redoublant de violence, il fallut évacuer définitivement Paricourti, et les paysans, chassant une nouvelle fois devant eux ce qui leur restait de bétail, refirent en sens inverse le chemin qu'ils avaient parcouru un mois plus tôt.

A San-Juan, par contre, les habitants se croyaient hors de danger, n'imaginant pas que la coulée de lave pourrait un jour atteindre leur village. Malheureusement les explosions redoublèrent de violence, les nuages de cendre s'épaissirent et le flot brûlant continua sa marche irrésistible. Au bout du quatrième mois enfin un nouveau cratère s'ouvrit au pied du premier, et les laves, qui avaient déjà englouti Paricourti, gagnèrent San-Juan et incendièrent les maisons une à une.

Il fallut donc évacuer le village, et comme ce devait être rapidement fait le gouvernement envoya des troupes qui aidèrent la population à charger ses richesses sur des camions militaires. Enfin on construisit en un lieu que l'on croyait sûr des baraquements pour abriter les sinistrés. Ainsi naquit un nouveau village, que l'on appela Los Conojos et où le saint patron de San-Juan, Christo de Los Milagros, fut amené au cours d'une grande procession.

Hélas ! sa présence ne suffit pas à calmer la colère du Paricourtine : Los Conojos fut à son tour atteint par la lave, qui se répandit sur des kilomètres dans la vallée. Bientôt il n'émergea plus des vagues pétrifiées que le clocher de l'église, dressé comme un doigt impuissant.

Six années ont passé depuis que le Paricourtine est né. Pourtant les Indiens se demandent encore aujourd'hui si la destruction de leurs deux villages n'était pas l'effet d'une punition divine.

L'éruption du Paricourtine aura permis, il est vrai, aux savants, et en particulier à M. Ezechiel Ordenez, éminent géologue de Mexico, d'étudier scientifiquement la naissance et la croissance d'un volcan et d'en enregistrer les phases successives grâce à la camera.

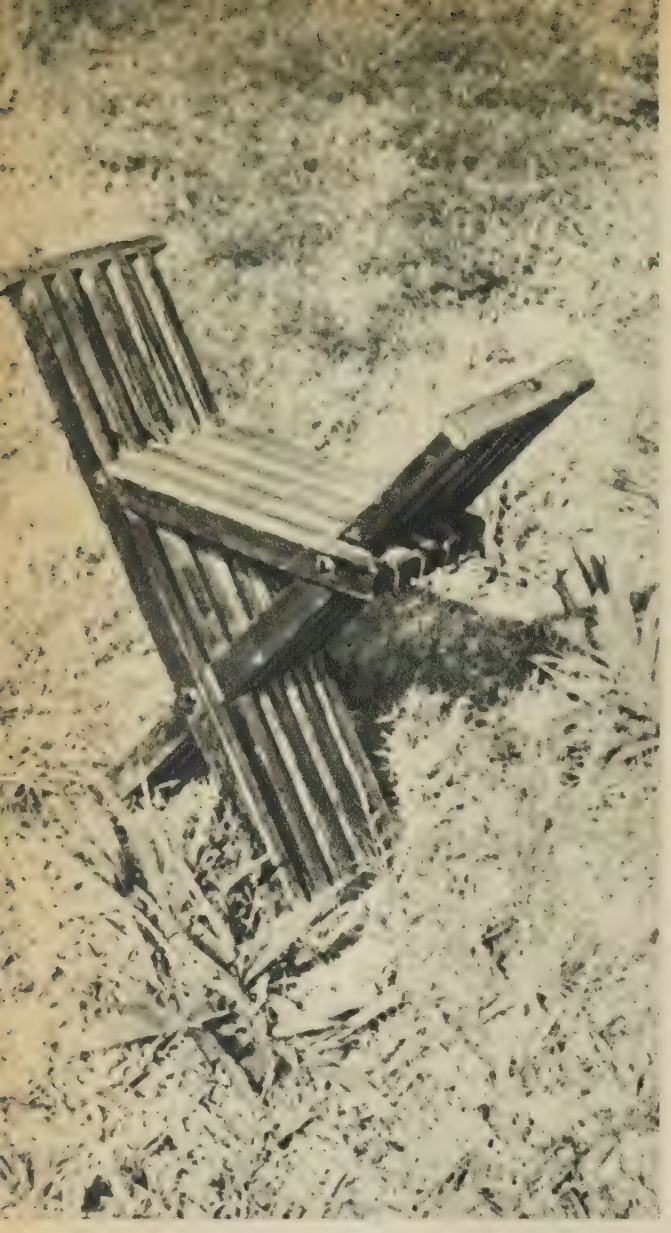
Les photographies que nous publions montrent les différents stades de l'éruption du Paricourtine ainsi que les répercussions dramatiques qu'elle a eues sur la vie de deux petits villages mexicains.

(Phot. Atlas-Photo.)

S'ÉCOULANT LENTEMENT DU CRATÈRE D'OU SONT

FEMMES DU VILLAGE DE SAN-JUAN PRIANT POUR L'ARRÊT DU CATACLYSME.

ÉS DES BLOCS DE ROCHERS, LA LAVE BOUILLANTE DESCEND DANS LA VALLÉE.



UN SIÈGE RUSTIQUE OU GAUGUIN S'INSTALLAIT POUR PEINDRE.

TOMBE LÉZARDÉE DE PAUL GAUGUIN AU CIMETIÈRE D'ATUANA.

P. Gauguin.

A TAHITI

PAR LOUIS CHÉRONNET

GAUGUIN est un des cas les plus typiques de ce drame qui fut courant dans l'art de la seconde moitié du XIX^e^ siècle et au commencement du XX^e^, issu de la rupture entre l'artiste et la société, drame qui engendra la pathétique tribu des « peintres maudits ». Ce cas est caractéristique en ce sens qu'il nous montre non pas un artiste rejeté par la société, mais un homme, marqué par le destin dès sa naissance, se mettant volontairement, de lui-même, hors la société pour mieux se réaliser.

D'autre part il avait une parfaite conscience de son talent, voire de son génie. Et il parle toujours avec orgueil de ses tableaux et de sa façon de sentir et de voir. Ce n'est pas humblement qu'il a tout sacrifié à son art. Ses renoncements sont aussi provoquants que son œuvre est une suite de défis. Allons plus loin : l'homme serait même irritant sans cette fatalité qui par ailleurs pèse sur lui et en fait un être énigmatique, plein de contrastes et jamais satisfait. Il offre un mélange d'intellectualisme et de barbarie. (Somme toute il voudrait être un primitif tout en demeurant un cérébral.) C'est un mystique follement égoïste.

Dès son jeune âge il est ce que les psychanalistes d'aujourd'hui appellent un enfant fugueur, puis un adolescent épris d'aventure (il s'embarque à seize ans comme pilotin), et en son âge mûr il n'hésite pas à parler de *cette terrible démangeaison d'inconnu qui lui fait faire des folies.* Si l'on croit à l'atavisme il faut alors noter que d'une part il est le fils d'un journaliste, mais que sa grand-mère maternelle est cette Flora Tristan, fille d'un colonel espagnol au service du Pérou, qui fut un des pionniers du féminisme et du socialisme. C'est donc une révolutionnaire qui lui léguera son tempérament anarchique. Chez ce produit de vieille souche provinciale française et de sang exotique, probablement métissé d'indien, les conflits intérieurs n'iront qu'en s'aggravant au cours des années. Plus il ira vers la misère, comme répondant à un appel, plus il marquera de la hauteur envers son entourage, et même envers ses amis.

La vie pourtant semble débuter calmement pour lui. Rien ne laisse prévoir l'être de légende qu'il va devenir, l'espèce de héros qu'il va paraître, déjà de son vivant, aux yeux de ses amis.

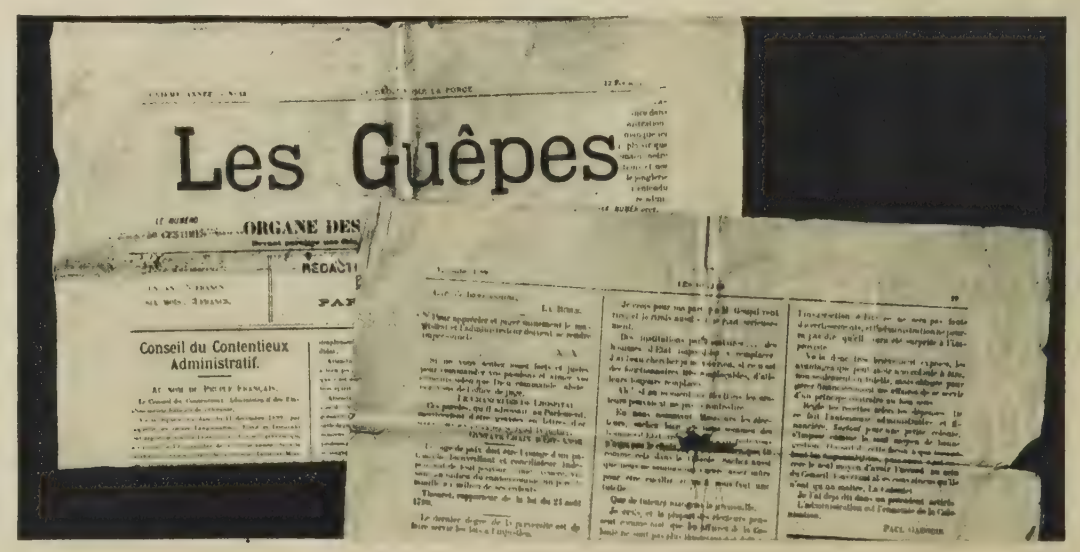
Ne le voyons-nous pas entrer chez des banquiers, s'y voir rapidement confier un poste important et rémunérateur — il est une année où il gagnera 40.000 francs — puis se marier très bourgeoisement avec une jeune Danoise, qui très vite fera de lui l'heureux père de quatre enfants ?

Mais brusquement tout craque en lui : faire de la peinture un simple passe-temps lui paraît insuffisant. Il sent qu'il a une mission à remplir, une tâche à accomplir à laquelle il se doit tout entier. Il a quelques économies avec lesquelles il pense pouvoir, lui et sa famille, vivre un an. Il abandonne la banque. Et commencent aussitôt les jours de passion. C'est à peine si Mette, trop tranquillement confiante en son bonheur facile, aura eu le temps de se ressaisir.

Il suffira d'un an pour payer la libération de l'artiste qui vient de naître au prix de la petite fortune familiale. Aussi incompréhensive qu'il est monstrueusement égoïste, aussi indifférente qu'il est ardent, Mette ne songera qu'à une chose : regagner son pays natal et se mettre à l'abri du malheur au sein de sa famille. Mais ainsi, en entraînant Gauguin au Danemark, elle ne fera qu'aller au-devant de la catastrophe, et un jour il repart pour Paris avec son fils Clovis. L'enfant tombe malade. Gauguin, sans argent, éprouvera alors une sorte de masochisme à devenir colleur d'affiches et à le faire savoir à sa belle-famille. La suite des transfigurations est commencée et l'homme d'un certain rang social qu'il a été vient de souffrir sa première mort. Bientôt ce sera au tour du civilisé lui-même de disparaître.

Une des premières étapes sera la Bretagne, terre choisie pour son archaïsme et sa tristesse. C'est donc, en 1886, le premier séjour à Pont-Aven, à la pension Gloanec. Cette fois-ci les amarres sont bien coupées. Le grand vagabondage à la conquête de la liberté et de l'idéal esthétique va commencer. Rapidement Gauguin

« LES GUÊPES », ORGANE DES INTÉRETS FRANÇAIS, RÉDIGÉ PAR GAUGUIN, « DEVANT PARAITRE UNE FOIS PAR MOIS ET PLUS SOUVENT S'IL EST NÉCESSAIRE », VALUT A L'ARTISTE BIEN DES ENNUIS, CAR IL AVAIT LA PLUME AGRESSIVE.



L'artiste, qui vécut la vie des indigènes, est aujourd'hui célèbre dans l'ile ou une « Maison Gauguin » se dresse sur l'emplacement de sa case.

Tauani, fille de Paul Gauguin, avec son bébé.

Mareta, nièce a la mode indigène de Gauguin, et son cousin Emil, le fils du peintre.

LE CHEMIN CONDUISANT A LA PLAGE OU L'ARTISTE AIMAIT A SE PROMENER AVEC SA VAHINÉ.

sentira qu'il s'impose à tout un milieu et qu'on reconnaît l'originalité de ses conceptions. Pissarro d'abord, puis Van Gogh et Toulouse-Lautrec, et Signac, et Serusier, et Seurat ne lui ménageront pas les encouragements. Mais toujours l'instable et insaisissable Gauguin, à peine atteint, les dépassera en leur proposant d'autres problèmes qui souvent les déconcerteront. Synthétisme, cloisonnisme, symbolisme l'entraîneront toujours plus loin, tout comme il fuira un jour Pont-Aven, trop fréquenté, pour Le Pouldu, puis la France pour l'Amérique tropicale du canal de Panama (où il sera casseur de pierres) et de la Martinique pour aboutir enfin aux grands séjours océaniens à Tahiti (qui sera d'abord une déception : Papeete n'étant qu'une caricature coloniale du monde européen), puis dans une des îles des Marquises, où il finira par mourir, en 1903, dans une affreuse et douloureuse décomposition physique et dans les misérables mesquineries d'une vie où les plus sordides questions budgétaires joueront un rôle de tous les instants.

Cependant tout ce creuset d'amertume, tellement voulu en vérité, est absolument nécessaire. Tant de sacrifices n'auront pas été vains : c'est Gauguin qui a gagné. Gagné pour toujours.

CI-CONTRE MARETA, LA JEUNE NIÈCE DE GAUGUIN, ET DEUX INDIGÈNES VÊTUES DE LEUR PARÉO DANS LA POSE DE DEUX ŒUVRES CÉLÈBRES DE L'ARTISTE : LA « FEMME A L'ÉVENTAIL » ET « LES SEINS AUX FLEURS ROUGES » (CI-DESSUS).

LES ABONNÉS *de l'Opéra* ONT DONNÉ LEUR GALA ANNUEL

Les événements surgis depuis 1939 n'ont pas été sans bouleverser profondément les traditions jadis en honneur à notre Académie nationale de musique et de danse. Les abonnés ne retrouvaient plus à l'Opéra cette atmosphère d'élégance et de bon ton qui s'y perpétuait depuis que fut inauguré, en 1875, le monument de Charles Garnier et que s'étaient attachés à maintenir les grands directeurs de notre scène nationale, de Pedro Gailhard à Jacques Rouché.

Dans le dessein de réagir contre un laisser aller qui enlevait aux grandes représentations lyriques et chorégraphiques ce luxe et cet éclat dont la renommée s'étendait à travers le monde, les abonnés, fermement encouragés par l'actuel directeur, M. Georges Hirsch, avaient pris la résolution de faire revivre les belles heures de notre grande scène lyrique.

Dès le début de l'an dernier était fondé à cet effet un cercle placé sous l'égide de Carpeaux, le génial statuaire du groupe de *la Danse*, et dont la présidence a été confiée au professeur Henri Mondor de l'Académie française. Son but ? Regrouper les abonnés et les habitués fidèles de l'Opéra afin qu'ils se connaissent mieux, redonner à l'Académie nationale de musique et de danse le prestige qu'elle connaissait avant guerre, organiser des manifestations artistiques de valeur et rétablir enfin, pour les représentations de grande classe, la coutume, tombée en désuétude, des habits noirs et des toilettes de soirée.

Jean Weber et Gisèle Casadesus représentent le Théatre-Français.

M. Georges Hirsch, directeur de l'Opéra, et M. André Le Troquer.

Sous l'impulsion de son éminent président, le Cercle Carpeaux a déjà accompli œuvre utile et il célébrait ces jours derniers le premier anniversaire de sa fondation par une fête qui fut une manifestation d'élégance très parisienne. Un dîner suivi de bal, organisé dans la salle de la Rotonde artistement décorée, rassemblait autour des tables, que présidaient les grandes étoiles de la danse, de nombreuses personnalités du monde parisien, du corps diplomatique, de la politique, des lettres et des arts. Au cours des intermèdes, nombre de vedettes du théâtre et du music-hall se firent applaudir, et les gracieuses artistes du corps de ballet remportèrent une fois de plus un succès mérité.

Dany Robin, vedette de l'écran, applaudit de bon cœur.

Lady Diana Cooper et ses amis.

La ballerine Denise Bourgeois.

Maurice Baquet obtient un vif succès dans un intermède comique.

LE DIALOGUE DES FILMS DOUBLÉS

PAR ROBERT COULOM

PARTISANS OU ADVERSAIRES DU DOUBLAGE

Pour faire connaître les films étrangers au public français, qui pris dans son ensemble n'est pas très polyglotte, la solution la plus courante consiste à les doubler. Dans le doublage, comme on sait, on remplace le dialogue original du film par un dialogue français, enregistré par des acteurs français, de façon à donner l'illusion qu'il a été réellement prononcé par les acteurs étrangers.

Sous l'angle industriel et commercial le doublage a beaucoup d'adversaires. Dans chaque pays les professionnels du cinéma national l'accusent d'être le véhicule le plus dangereux de la concurrence étrangère et ils font des efforts, parfaitement légitimes d'ailleurs, pour limiter chez eux l'importation des films doublés ou destinés à l'être.

Le public n'en a pas moins le droit d'exiger que, dans les limites des contingents autorisés, la qualité artistique des films doublés qu'il vient voir et entendre soit impeccable.

A ce point de vue artistique, si un nombre à vrai dire assez important de délicats réprouvent le principe même du doublage et considèrent comme des monstres les personnages hybrides constitués par l'image d'un artiste et par la voix d'un autre, le public moyen n'est pas choqué par la formule en elle-même. Pour le public moyen un film, c'est d'abord une histoire ; une vedette étrangère, c'est beaucoup plus une image qu'une voix, exception faite peut-être pour quelques rarissimes vedettes du chant.

Une fois « accroché » par l'histoire, si la voix et le jeu des acteurs français correspondent de façon satisfaisante au physique des acteurs étrangers *et si le dialogue français est acceptable,* le public ne se pose pas de questions qui pourraient gâcher son plaisir : il accepte très bien que Clark Gable ait la voix de M. Richard Francœur et que Greta Garbo ait celle de M^lle^ Claude Marcy.

LA QUESTION DU DIALOGUE. LES « SYNCHRONISMES »

« A condition, écrivions-nous en soulignant, que le dialogue français soit acceptable. » C'est là le point important. Or c'est par la qualité du dialogue que pèchent, en fait, la plupart des films doublés.

Première raison : les dialoguistes cotés préfèrent évidemment au travail techniquement ingrat et relativement mal rémunéré du doublage celui qui consiste à écrire des dialogues originaux. Alors que la partie dialogue d'un film original ou d'une adaptation est payée actuellement entre 400.000 et 800.000 francs, un dialogue de doublage rapporte à son auteur une moyenne de 100.000 francs (pour un travail dont la durée, il est vrai, ne dépasse guère un mois).

Deuxième raison : les exigences techniques ou, plus exactement, les pseudo-exigences techniques de ce qu'on appelle le synchronisme ont provoqué de la part des entreprises de doublage des erreurs de conception et des abus qui expliquent pourquoi un si grand nombre de films doublés sont écrits en une langue banale et exsangue, en un style passe-partout et encombré de chevilles qui n'a vraiment d'équivalent nulle part.

Dans le langage des studios on dit que le dialogue français d'un film doublé est *synchrone* avec la partie images quand les mots prononcés par les acteurs français ont l'air à chaque instant de correspondre aux mouvements des lèvres des acteurs étrangers.

Et il est, bien entendu, nécessaire qu'il en soit ainsi.

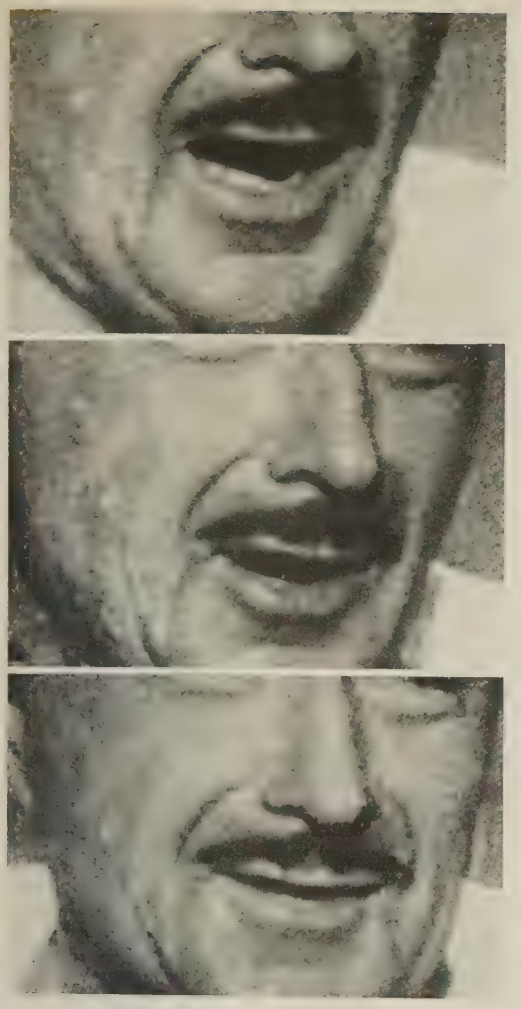
Par malheur, dès les premières années du doublage certaines firmes, s'inspirant d'une science expérimentale mal comprise, se sont faites les champions de ce que nous appellerons la méthode du synchronisme à tout prix. Placées à l'improviste en face d'un problème neuf, elles chargèrent d'étudier la question un certain nombre de techniciens, peut-être un peu primaires. Ayant hâtivement dévoré un certain nombre d'ouvrages de phonétique expérimentale, ces novateurs purent constater, comme le bourgeois gentilhomme de Molière, que quand on se regarde dans une glace le son *a*, par exemple, se forme « en ouvrant fort la bouche », tandis que le son *i* se forme « en rapprochant les mâchoires l'une de l'autre et en écartant les coins de la bouche vers les oreilles ».

Fiers de leur science toute neuve, ils dressèrent aussitôt une série de tableaux synoptiques où tous les éléments sonores du langage (les *phonèmes,* comme on dit) furent classés par groupes suivant les mouvements de la bouche, et surtout des lèvres, qui président à leur phonation.

C'est ainsi que les quatre phonèmes *u, ou, on, ch* constituèrent la série dite des *avancées* parce que leur émission détermine pour les lèvres un allongement en avant. C'est ainsi que les trois consonnes *p, b, m* correspondant à une occlusion des lèvres suivie d'une ouverture (comme on peut le voir devant la glace en prononçant les mots *papa, maman, bébé*) constituèrent la série des *labiales.*

En possession de la série de leurs tableaux, les entreprises de doublage n'y allèrent pas par quatre chemins. Elles exigèrent que les enseignements de la phonétique expérimentale — ou du moins ce qu'elles prenaient pour ses enseignements — fussent respectés à la lettre. Elles exigèrent que le dialogue français de leurs films fût mot pour mot, syllabe pour syllabe, phonème pour phonème la photographie sonore, le calque sonore du texte étranger. La

M^lle^ Frédérique prononce les mots « la cigale et la fourmi ». A gauche, photos prises en décomposant. Les images correspondent respectivement aux phonèmes « la » (ouverture), « ci » (les lèvres s'écartent), « ou » (avancée), « m » (occlusion). A droite, mêmes phonèmes photographiés a la vitesse de la conversation normale : tous les mouvements théoriques sont atténués, uniformisés.



NOEL-NOEL PRONONCE LES MOTS : « ALORS, MAINTENANT QUE C'EST FINI... » DE HAUT EN BAS, LES PHOTOGRAPHIES CORRESPONDENT AUX TROIS PHONÈMES : « A » (OUVERTURE), « LORS » (LÉGÈRE AVANCÉE), « C'EST ». (L'OUVERTURE THÉORIQUE « Ê » PRISE ENTRE UN « S » ET LA SEMI-LABIALE « F » A ÉTÉ RAMENÉE EN ARRIÈRE).

lettre *a*, par exemple, classée dans la série des *ouvertures*, dut obligatoirement être remplacée par une autre ouverture (*a*, *ê* ou *an*), la lettre *i* (fermeture) par une autre fermeture (*i*, *é* ou *in*).

LES ABUS D'UNE FORMULE

Pour faire comprendre à quels excès peuvent conduire de telles exigences, expliquons en deux mots de quels éléments dispose un dialoguiste de doublage pour établir son texte français.

Le texte du dialogue étranger est copié sur une bande (qui n'est autre, en pratique, qu'une ancienne pellicule de film désimpressionnée). Les lettres et les syllabes sont plus ou moins serrées, suivant la vitesse du débit des acteurs. Des signes conventionnels indiquent si, par exemple, un acteur a placé un accent sur tel ou tel mot, s'il a marqué un mouvement de lèvres particulièrement accentué ou, en principe, inattendu.

Muni de la série de bandes qui correspondent à l'ensemble du film, d'une traduction mot à mot du dialogue, d'un crayon et d'une gomme, le dialoguiste se met à l'ouvrage. A l'issue de trois semaines ou un mois d'une gymnastique intellectuelle en comparaison de laquelle celle des mots croisés les plus ardus n'est qu'un jeu, il arrive à inscrire sous les mots du dialogue étranger des mots français ayant à peu près le même sens, la même longueur et qui leur correspondent labiale pour labiale, ouverture pour ouverture, avancée pour avancée.

En pratique la méthode du synchronisme à tout prix a eu deux résultats :

1° Comme nous l'avons déjà indiqué, le dialogue français, soumis à des conditions d'une invraisemblable complexité, verrouillé à chaque mot par des impératifs phonétiques, a perdu toute saveur, toute liberté, tout mouvement, toute vivacité et même parfois toute cohérence ;

2° Par un paradoxe assez savoureux, plus les films réalisés d'après cette méthode sont synchrones moins les acteurs qui y figurent ont l'air de parler réellement français. Ils semblent au contraire s'exprimer dans le rythme et avec le débit de la langue originale, et cela d'autant plus fidèlement que le film est plus synchrone.

Il est difficile d'imaginer un cas plus typique, où la technique, par son excès même, aille plus directement à l'encontre du but visé.

UNE ERREUR DE BASE. LES VÉRITABLES ENSEIGNEMENT DE LA PHONÉTIQUE

D'où vient le mal ?... Tout simplement du fait que les champions d'une méthode basée en principe sur la phonétique expérimentale se sont arrêtés à mi-chemin dans l'étude de cette science. Ils en ont appliqué avec automatisme les principes et les bases *théoriques*, sans se préoccuper de la nature réelle du langage parlé et des assouplissements qu'apporte la pratique de ce langage à la rigueur des principes.

Ils ont méconnu (ou sans doute ignoré) la loi fondamentale énoncée par Forchhammer et par Marichelle, le maître incontesté de la rééducation du langage, le créateur, dès 1900, de l'étude de la voix par le cinéma. Cette loi est la suivante : « En ce qui concerne les mouvements labiaux, le langage de la conversation naturelle ne correspond pas pour plus d'*un tiers* aux mouvements *théoriques* de l'articulation. »

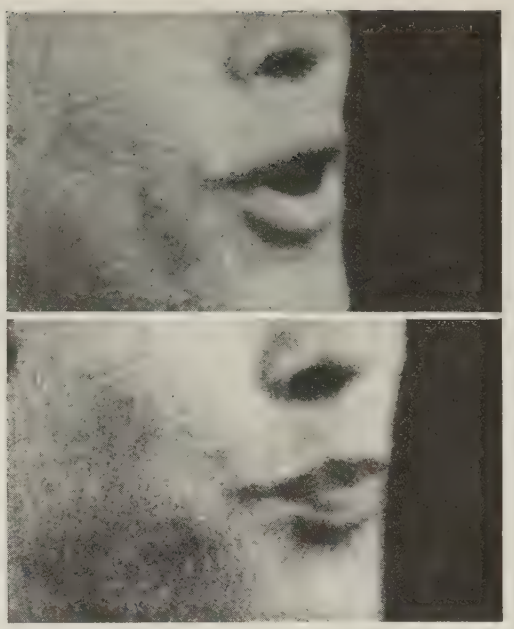
Ils ont négligé ou ignoré qu'en vertu de cette loi, quand on apprend à des sourds-muets à lire sur les lèvres d'autrui et qu'on se borne à leur enseigner l'articulation *théorique et décomposée* de chaque son, ils sont absolument incapables de lire ce que dit un personnage parlant un langage naturel à une vitesse normale et non à celle du ralenti.

Il y a à ce sujet une expérience bien instructive à faire. C'est d'assister à la projection d'un film français original en se demandant : « Les acteurs font-ils bien les mouvements labiaux qui, aux termes des axiomes théoriques de la méthode du synchronisme à tout prix, doivent correspondre aux mots qu'ils disent ?... » On constate avec une surprise amusée que bien souvent il n'en est rien : les axiomes en question, pour si rigides et impératifs qu'ils soient, ne représentent, à la lumière des faits, que de pseudo-axiomes...

Au cours de cet article nous avons déjà évoqué celui-ci : « La voyelle *a* étant une ouverture labiale ne peut être remplacée dans le texte français que par les sons *a*, *ê* ou *an*... » Or il est parfaitement inexact qu'*en pratique* le son *a* corresponde toujours à une ouverture. Après les consonnes *p*, *b*, *m*, *f*, *t*, *d* il arrive très souvent qu'un *a* ne s'ouvre pas plus qu'un *é* ou qu'un *i*, voyelles théoriquement et isolément fermées. Bref, comme l'a écrit Marichelle, le son *a* se prononce « soit la bouche largement ouverte, soit les maxillaires tout à fait rapprochés et avec tous les degrés intermédiaires d'écartement ».

Il y a lieu d'ajouter que les partisans de la méthode du synchronisme à tout prix ont méconnu une autre loi fondamentale de la phonétique, *la loi « d'individualité »*, d'après laquelle chaque être a des modes d'articulation personnels qui s'écartent de façon parfois très sensible des règles théoriques. Ces écarts sont dus à la forme de la bouche de chaque individu, à la vitesse de son débit, au fait qu'il parle dans le grave ou dans l'aigu, à l'intensité dramatique, à la couleur émotionnelle de la phrase qu'il prononce (ce qui n'est que plus sensible lorsqu'il s'agit d'acteurs). Dans les phrases les plus simples un artiste comme Michel Simon lance sa bouche à droite et à gauche comme s'il voulait

VIVIAN LEIGH (A DROITE) ARTICULE, EN LANGUE ANGLAISE, AVEC UNE TENDANCE A RETROUSSER LES COINS DE LA BOUCHE. ELLE PRONONCE LES MOTS « I SEE A LITTLE OLD MAN ». 1° L'OUVERTURE « I = A-Ê » THÉORIQUEMENT CONSIDÉRABLE EST EFFECTIVEMENT INSIGNIFIANTE ; 2° IL EN EST DE MÊME DE L'AVANCÉE DEVANT CORRESPONDRE THÉORIQUEMENT A L'O DU MOT « OLD ».



CI-CONTRE : L'ACTEUR RICARDO MONTALBAN (DE LANGUE ESPAGNOLE) A UN TYPE D'ARTICULATION DU GENRE « GESTICULATION BUCCALE » AVEC DES AVANCÉES CONSTANTES. IL DIT LES MOTS « PUES SI A SANTA ». CI-DESSUS : POUR LE SON « SI », ON OBSERVE UNE AVANCÉE TRÈS NETTE AU LIEU DE LA RECULÉE THÉORIQUE. CETTE AVANCÉE SUBSISTE POUR L'« A », QUI EST PRONONCÉE COMME UN « O ».

happer un morceau de chewing-gum rétif : ajoutant constamment des mouvements labiaux théoriquement inutiles, il réalise la prouesse de remuer encore la bouche quand il a cessé de parler... Gaby Morlay, au contraire, disposant d'une parfaite articulation de la langue contre les dents, réduit à presque rien les mouvements labiaux théoriquement nécessaires.

La cause nous paraît entendue : il y a lieu de revenir au bon sens. Un film doublé ne s'adresse pas à vingt-cinq spectateurs spécialistes de la lecture (théorique) sur les lèvres. Il s'adresse à des millions de gens totalement ignorants de cette science et qui ne seront choqués par des erreurs phonétiques que *dans les cas où ils les percevront.*

Or, en fait, quelles sont les particularités phonétiques que le public perçoit ?...

1° Neuf fois sur dix, quand un spectateur cultivé vous dit : « Il y a, à tel endroit, une faute de synchronisme : l'acteur étranger n'a pas l'air de dire les mots que j'entends en français », ce spectateur n'a pas perçu une erreur phonétique, il a été gêné par un manque de correspondance entre le sens du texte et l'expression, le jeu, le geste de l'acteur étranger, bref entre ce qu'il a entendu et ce qu'il a vu. En somme, il a perçu non pas une faute de synchronisme, mais une faute *dramatique.*

2° En revanche le public moyen perçoit effectivement un certain nombre de détails d'ordre incontestablement phonétique :

a) Il remarque parfaitement si chaque phrase du dialogue français commence et finit au même moment que la même phrase du texte étranger ;

b) Dans les plans *suffisamment rapprochés* il voit les fermetures (occlusions) suivies de réouvertures produites par les trois labiales *p, b, m* et par les deux labio-dentales *f, v,* fait qui constitue *la seule loi à peu près absolue de la phonétique expérimentale ;*

c) Il *peut* voir, en y prêtant attention, sur quelles syllabes l'acteur place ses accents : il y est d'ailleurs généralement aidé par le fait que l'acteur souligne la plupart d'entre eux par une expression ou par un geste ;

d) Il remarque plutôt — quand il les remarque — les particularités phonétiques placées dans les toutes dernières syllabes de chaque phrase que celles qui sont placées au début ou au milieu ;

e) Il voit *plus ou moins* certaines avancées, reculées, ouvertures, dont il y a lieu de rappeler qu'elles se produisent avec « des modifications très sensibles » par rapport aux lois théoriques (Marichelle).

Le fait qu'un spectateur puisse percevoir un mouvement phonétique n'entraîne d'ailleurs nullement qu'il sache à quel son ce mouvement correspond et à quel son il ne peut pas correspondre. Dire qu'il s'en rend compte par instinct serait une hypothèse bien aventurée, de même que de supposer qu'il articule inconsciemment le texte du dialogue français et qu'il arrive ainsi à détecter, par un phénomène assez mystérieux, les fautes de synchronisme commises.

IL FAUT CHANGER DE MÉTHODE

Les remarques qui précèdent permettent, nous semble-t-il, d'assigner des limites très précises aux exigences phonétiques à respecter dans le doublage des films. Inversant l'ordre d'importance des facteurs qui entrent en ligne de compte, il y a lieu d'adopter un nouveau principe :

Exigences dramatiques et littéraires d'abord ; Exigences phonétiques ensuite.

En pratique :

1° Dans tous les plans *éloignés* et *semi-éloignés,* dans la plupart des plans *moyens,* à la seule condition que la rapidité du débit soit celle de la conversation courante, toute licence sera donnée au dialoguiste au point de vue phonétique, sous réserve de respecter le début et la fin des phrases ainsi que les arrêts et temps pris par les interprètes à l'intérieur des phrases ;

2° Dans les plans nettement *rapprochés,* surtout à débit lent, le dialoguiste observera en outre le maximum d'exigences phonétiques *vraies,* conciliables avec la qualité du dialogue et les exigences dramatiques.

Nous avons indiqué plus haut que la seule loi phonétique absolue est sans doute celle qui a trait au mode de phonation des labiales. Encore y a-t-il lieu de remarquer que si l'on peut trouver choquant qu'à une labiale du texte étranger ne corresponde pas une labiale dans le texte français la réciproque n'est pas exacte : on ne choquera aucun spectateur (on devrait écrire aucun auditeur) en ajoutant dans le dialogue français des labiales qui n'existent pas dans le dialogue étranger.

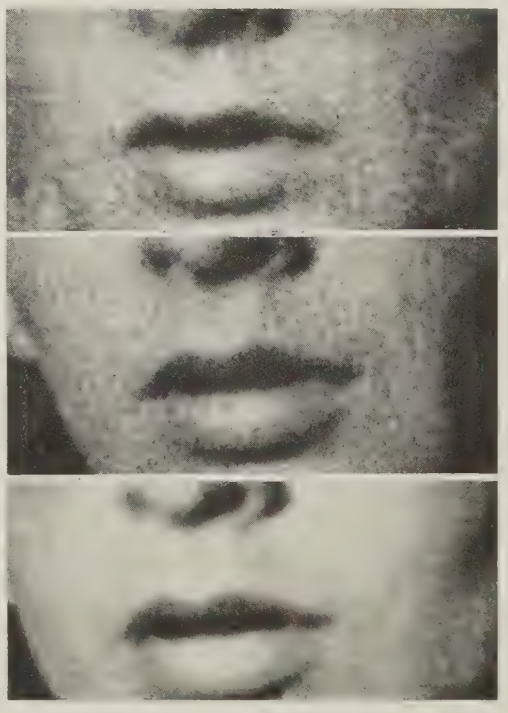
Libéré de la plupart de ses chaînes le dialoguiste de doublage pourra s'efforcer d'avoir enfin de l'esprit, de la force, de la fantaisie, du brio. L'art de l'acteur de cinéma est fait de nuances et d'expressions dont les changements et grossissements de plans multiplient l'effet. Quelle nouveauté si le dialogue français des films étrangers, au lieu d'être une traduction approximative et constamment gênée aux entournures, « collait » de façon parfaite au jeu des interprètes, à leurs expressions, à leurs gestes !...

Pour arriver à ce résultat il faudra que le dialoguiste se résigne à n'établir son texte qu'en se reportant sans cesse aux images mêmes du film. Travaillant moins chez lui il travaillera plus au studio.

En définitive la clientèle française ne peut pas demander à un film doublé de la tromper elle-même en lui fournissant l'impression absolue qu'elle assiste à un film réellement français.

Mais cette clientèle peut exiger d'un film doublé que tout se passe pour elle *comme s'il s'agissait d'une version française d'un film étranger,* avec une qualité de dialogue équivalente à celle de ces films. Les doublages qui ne lui donnent pas cette impression sont de mauvais doublages, quels que soient les prodiges de virtuosité technique que leur réalisation ait pu exiger. Au cinéma comme en gastronomie, on juge les plats à leur saveur, non aux préparatifs qu'ils ont coûté.

N.-B. — DANS L'IMPOSSIBILITÉ D'OPÉRER SUR LES NÉGATIFS DES FILMS ÉTRANGERS, NOS PHOTOGRAPHIES ONT ÉTÉ PRISES D'APRÈS LES POSITIFS, D'OU LEUR « GRAIN ». POUR GARDER A CES IMAGES TOUTE LEUR VALEUR DOCUMENTAIRE, NOUS AVONS PRÉFÉRÉ NE PAS LES RETOUCHER.



BARBARA DRAPINSKA DIT EN POLONAIS : « CO TO JEST. » (EN THÉORIE, DEUX AVANCÉES ET UNE OUVERTURE. EN FAIT, PAS D'ARTICULATION.)

"J'ai choisi la liberté!"

AU PALAIS DE JUSTICE

CROQUIS D'AUDIENCE DE BERINGS

M. LE PRÉSIDENT DURKHEIM. — A DROITE, M. LE SUBSTITUT COISSAC.

LE procès qui se plaide actuellement devant la 17e chambre correctionnelle a pris curieuse tournure. Cette confrontation passionnée entre des idéologies contraires déconcerte en effet dans une telle enceinte, car le palais de Justice n'est pas un lieu où s'écrit l'histoire, mais où l'on doit juger sur pièces. Or M. le président Durkheim, qui dirige les débats avec une sereine impartialité, doit sans cesse ramener les deux parties aux données mêmes du procès. De quoi s'agit-il ?

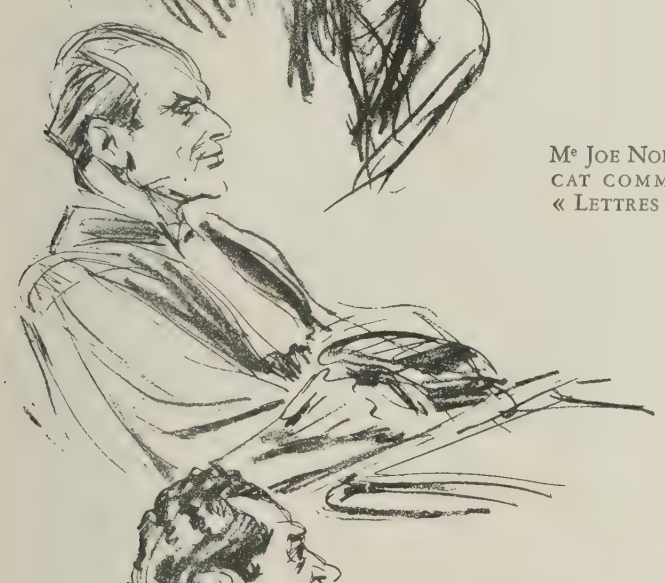
Voilà bientôt cinq ans, en 1944, un membre important de la Commission d'achats soviétiques en Amérique, ex-directeur d'un trust industriel en U. R. S. S. et disposant d'un bureau au Kremlin, déclarait rompre avec le régime stalinien. L'affaire fit d'autant plus de bruit que l'intéressé, V. A. Kravchenko, allait exposer les raisons de son geste dans un ouvrage où il fournissait d'abondants exemples du régime de police qui sévit en Russie.

Traduit en une dizaine de langues, *J'ai choisi la liberté* obtint un tel succès de librairie que l'U. R. S. S. et ses champions se décidèrent à réagir. En novembre 1947 paraissait dans *les Lettres françaises* un article, intitulé *Comment fut fabriqué Kravchenko,* dont le signataire, le mystérieux Sim Thomas, présentait l'auteur du livre sous les traits d'un individu taré, ivrogne, suspect, débauché, sans scrupules, à la solde du service secret américain et par ailleurs absolument incapable d'avoir écrit un pareil ouvrage. En réponse V. A. Kravchenko déposait une plainte en réclamant 3 millions de dommages à l'introuvable auteur de l'article et au directeur de l'hebdomadaire.

Dès le début de ce procès, qui s'est ouvert le 24 janvier, le demandeur a vu se dresser contre lui l'équipe cohérente et passionnée des intellectuels communistes ou sympathisants, qui se sont efforcés, avec des nuances diverses, de présenter l'U. R. S. S. sous un jour idyllique et son détracteur comme un vil calomniateur et un traître.

« C'est aux accusateurs de Kravchenko, a dit le président Durkheim, de faire la preuve de leurs allégations et non à lui de se disculper. » Cette preuve, les débats jusqu'ici ne l'ont pas apportée.

Me GEORGES IZARD, ANCIEN DÉPUTÉ SOCIALISTE, AVOCAT DE KRAVCHENKO.

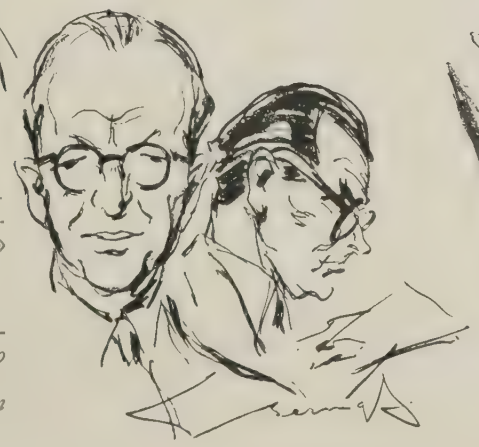


Me JOE NORDMANN, AVOCAT COMMUNISTE DES « LETTRES FRANÇAISES ».

VICTOR A. KRAVCHENKO.

« Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour tous les hommes libres, qui doivent savoir la vérité sur la vie du peuple soviétique.

« J'ai choisi la liberté même vis-à-vis de ceux qui me donnent « refuge. »



M. ANDRÉ WURMSER.

« L'histoire nous fournit cet enseignement : quiconque se dit antisoviétique est par là même antifrançais. »

M. CLAUDE MORGAN.

« Nous avons acquis le droit d'appeler un chat un chat et Kravchenko un traître. »

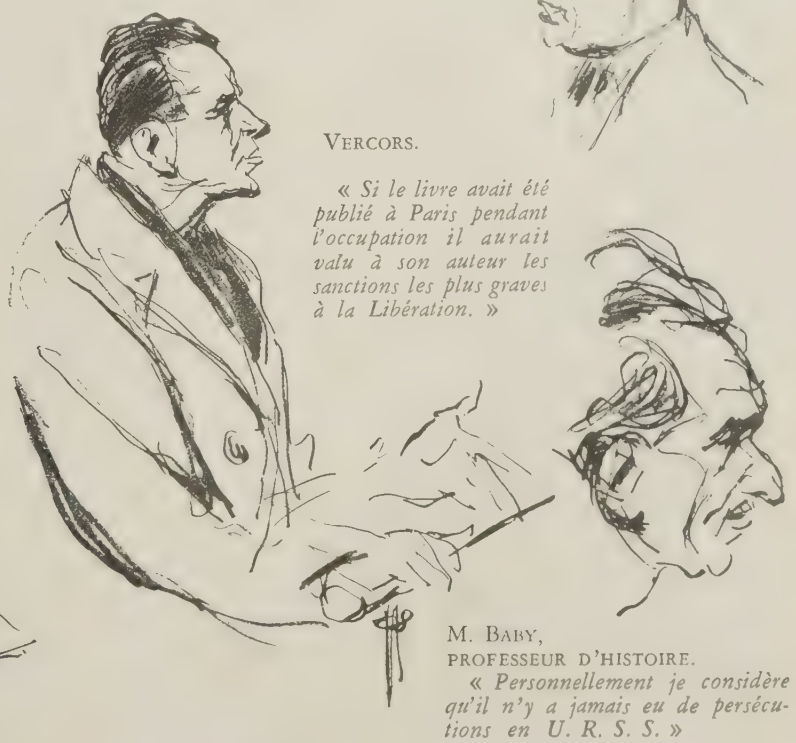
« L'Union soviétique n'est pas un pays fermé. »

M. GRENIER (DÉPUTÉ COMMUNISTE).

« Le parti qui est au pouvoir a le droit d'exiger que tous les citoyens lui répondent de leurs gestes et de leur pensée. »

VERCORS.

« Si le livre avait été publié à Paris pendant l'occupation il aurait valu à son auteur les sanctions les plus graves à la Libération. »



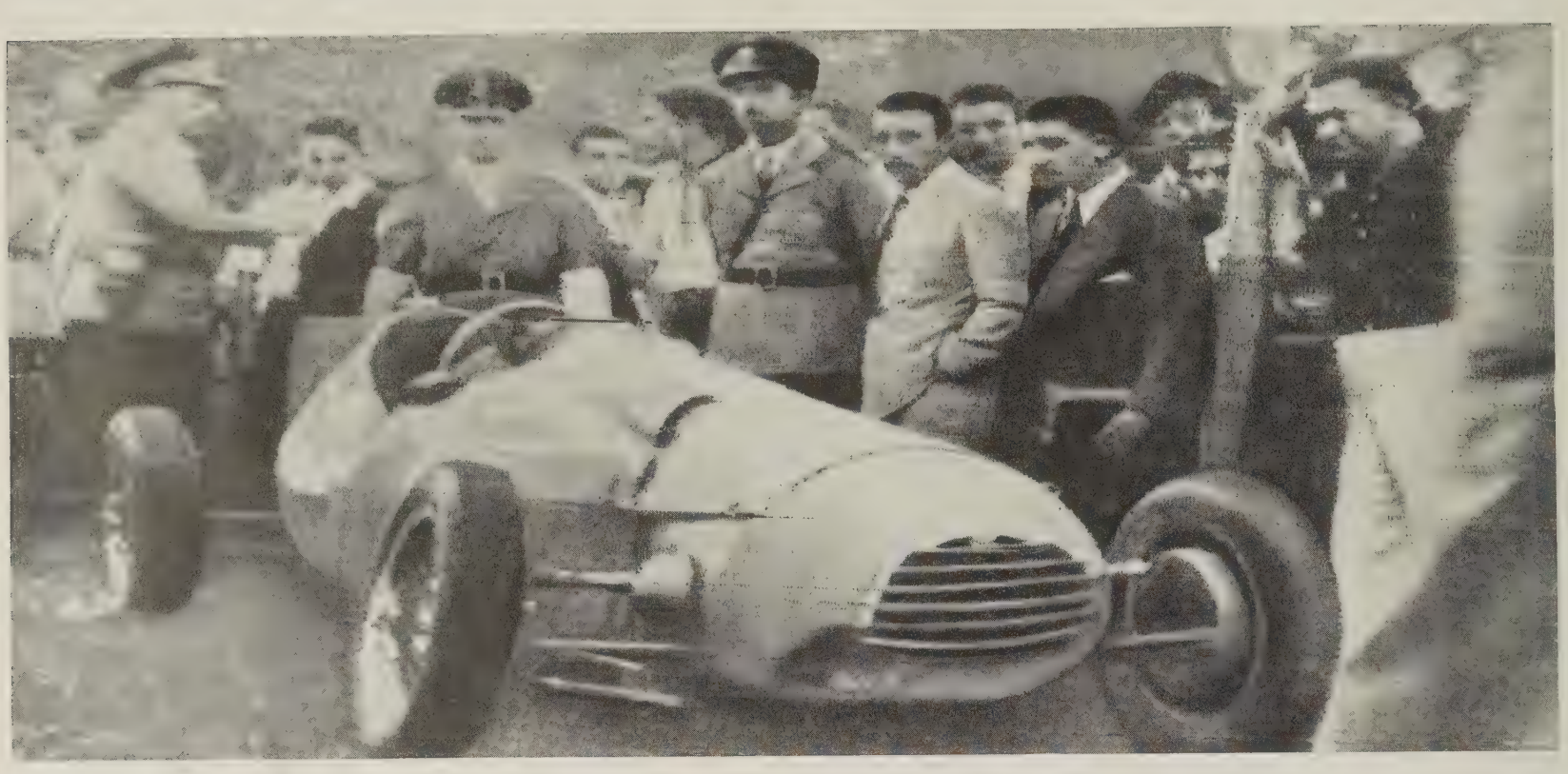
M. BABY,
PROFESSEUR D'HISTOIRE.

« Personnellement je considère qu'il n'y a jamais eu de persécutions en U. R. S. S. »

UN TRÈS GRAND CHAMPION DU SPORT AUTOMOBILE JEAN-PIERRE WIMILLE S'EST TUÉ EN ARGENTINE

FRANCE-IRLANDE

Le retour en forme de tous ses avants, les remaniements apportés à ses lignes arrière ont valu une magnifique victoire à l'équipe de France de rugby. Rencontrant le 29 janvier, à Dublin, les Irlandais, dont les représentants furent rarement aussi redoutables, les « tricolores » l'ont emporté par le score de 16 points (2 essais transformés et 2 buts sur coup franc) à 9 (3 buts sur coup franc). Effaçant ainsi leur récent échec devant les Ecossais, ils peuvent encore se bien classer dans le tournoi.



★ La voiture de Jean-Pierre Wimille photographiée quelques instants après l'accident qui devait être fatal au grand champion. La qualité de ce document saisissant est due a ce qu'il a été transmis par radio en quelques heures de Buenos-Aires a New-York et a Paris.

A Buenos-Aires Jean-Pierre Wimille s'est tué à l'entraînement ; sa voiture s'est renversée dans un virage, et le pilote a eu la poitrine défoncée par le volant. Tous ceux qui connaissaient le grand champion français et ont entendu cette information à la radio ont été frappés d'une stupeur quasi incrédule. Un autre, oui... Mais Wimille « manquant » un virage à l'entraînement, allons donc ! Nous savions tous la sûreté de son jugement en course, et une erreur d'appréciation dans ces conditions nous apparaissait impossible. Plus tard nous apprendrons en effet que c'est pour éviter un groupe de spectateurs avancés sur la route dans un virage où la distance de visibilité était des plus restreintes que Wimille dut freiner à fond. Le dérapage, la voiture qui se renverse plusieurs fois sur la route en écrasant son conducteur... nous connaissons, hélas ! le tragique enchaînement des faits. Le destin avait marqué le lieu fatal.

... Ce destin qui a voulu que se tuât exactement le jour où se disputait l'ultime épreuve du rallye de Monte-Carlo celui dont ce rallye marqua tout justement les débuts au volant dans une compétition.

Je me souviens : en 1931, à Monaco, mon confrère et ami Auguste Wimille appelait mon attention sur le fait que son fils participait à l'épreuve, dans laquelle il devait d'ailleurs terminer second. Et c'est alors que je connus Jean-Pierre Wimille. L'année suivante il me fut possible de juger de son sang-froid au cours du circuit international du cap d'Antibes, course dont j'assumais la direction. Le téléphone nous avait appris que Wimille avait été victime d'un accident dans un virage. Me rendant sur les lieux, je trouvai le conducteur debout à côté de sa voiture, laquelle avait percuté perpendiculairement dans le talus. Il m'expliqua : « A l'entrée du virage j'ai appuyé sur la pédale de frein. Rien. Alors j'ai pensé qu'il valait mieux aller tout droit au talus, en m'arc-boutant de toutes les forces de mes bras sur le volant. Car en essayant de virer, c'était le capotage de la voiture, et c'est cela qu'il faut éviter à tout prix. »

« C'est cela qu'il faut éviter à tout prix ! » Bouleversante coïncidence entre le premier accident en course de Wimille et le dernier...

Ce qu'était le pilote de course, plus encore qu'un palmarès riche d'une trentaine de victoires, l'indique la constatation que, depuis la reprise des courses, Wimille n'a jamais été battu sur sa valeur. Seules les trahisons de la mécanique ou les exigences d'une tactique d'équipe ont pu l'empêcher d'être vainqueur de toutes les courses qu'il a disputées.

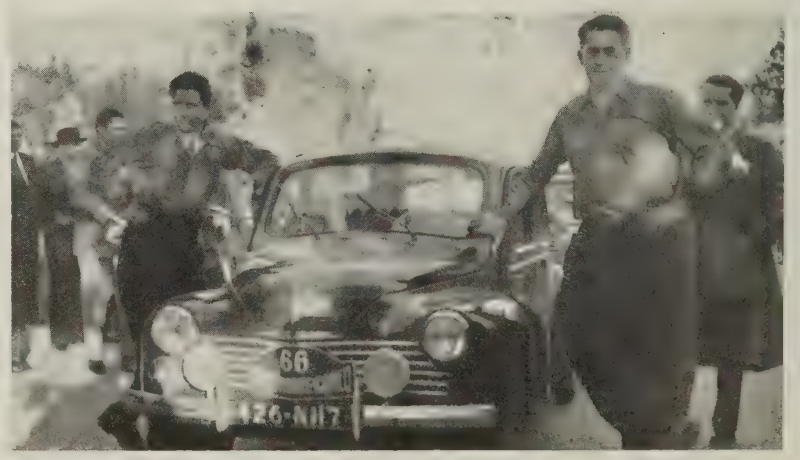
Mais Wimille n'était pas que cela. Cet homme à l'abord réservé évoluait à son aise dans la discussion de toutes choses, où il apportait, avec un calme impavide, une irréfutable logique. J'avais pu apprécier tout récemment encore ces qualités au cours d'un débat à la radio où nous affrontions nos points de vue sur la petite voiture. La facilité convaincante avec laquelle il exposait ses idées était d'une dialectique parfaite.

Faut-il ajouter que la voiture prototype présentée sous les initiales de son nom montrait que cet homme de moins de quarante ans songeait déjà à une autre sorte d'activité dans le domaine de l'automobile lorsqu'il aurait passé l'âge de piloter des bolides ?

Nous avons perdu un très grand champion.

Maurice Philippe.

166 CONCURRENTS TERMINENT LE RALLYE DE MONTE-CARLO



L'équipe L. Rosier (Renault), vainqueur dans la catégorie des 750-1.100 cm³. Classement général : 1er Trévoux-Lesurque (Hotchkiss).

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

La Vie secrète de Saint-Exupéry

Je crois de plus en plus que Saint-Exupéry prendra place parmi les grands Français de notre siècle et que son œuvre est appelée à monter au rang de celles qui nourrissent la méditation des hommes et qui servent à l'enseignement des jeunes esprits.

C'est bien ainsi que l'entend Mme Renée Zeller, qui consacre aujourd'hui une étude à la vie intérieure de l'auteur de *Terre des hommes*. Son ouvrage est intitulé *la Vie secrète d'Antoine de Saint-Exupéry* (Ed. Alsatia). Un sous-titre ajoute : *... ou la parabole du Petit Prince*. En effet le célèbre conte du *Petit Prince* nous est donné ici comme le livre de Saint-Exupéry où son auteur a déposé sous forme de fables le plus de ces secrets spirituels que Mme Zeller s'efforce de mettre en lumière. L'âme de l'aviateur, non moins que son corps, a tracé entre terre et ciel de longs sillages. C'est sur ces pistes de l'esprit que Mme Renée Zeller nous fait cheminer.

Cette étude sur Saint-Exupéry s'ajoute dans son œuvre à de nombreux ouvrages d'essayistes catholiques. Mme Zeller est connue comme l'auteur de plusieurs vies de saints, de livres sur de grands ordres religieux, d'évocations de la Terre Sainte. C'est dire dans quelle lumière elle situe les recherches de Saint-Exupéry dans l'ordre spirituel. Le général Chassin, qui préface l'ouvrage, n'hésite pas à indiquer que cette lumière est celle dans laquelle Saint-Exupéry doit être considéré, car, dit-il, la recherche de Dieu fut toute sa vie. Il n'est pas permis d'aller plus loin, d'ailleurs, et d'annexer Saint-Exupéry à une foi qu'il n'avait pas. Le général Chassin écrit : « La foi, il l'avait au fond de lui-même, mais ce grand plongeur n'avait pas encore été assez profond dans sa quête vers la perle merveilleuse. » Mais c'est encore Saint-Exupéry lui-même qui me paraît s'être expliqué là-dessus le plus justement. Il a écrit : « Il n'y a qu'un problème, un seul : rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles ; redécouvrir qu'il est une vie de l'esprit plus haute encore que la vie de l'intelligence, la seule qui satisfasse l'homme. »

C'est sur cette redécouverte de l'homme complet, corps et âme, que tout l'effort de Saint-Exupéry a porté. Il a écrit encore : « Nous nous sommes trompés trop longtemps sur le rôle de l'intelligence. Nous avons négligé la substance de l'homme. Nous avons cru que la virtuosité des âmes basses pouvait aider au triomphe des causes nobles, que l'égoïsme habile pouvait exalter l'esprit de sacrifice, que la sécheresse de cœur pouvait, par le vent des discours, fonder la fraternité ou l'amour, nous avons négligé l'être. La graine de cèdre, bon gré mal gré, deviendra cèdre. La graine de ronce deviendra ronce. »

Sans doute ce culte de l'âme ne pouvait pas manquer de poser le problème de sa finalité. Toute l'œuvre de Saint-Exupéry, notamment ses deux derniers livres, *le Petit Prince* et *Citadelle* (auxquels Mme Renée Zeller fait de nombreux emprunts) montre combien Saint-Exupéry a été obsédé de ce problème-là. Mais de ce côté on découvre ce dont il s'inquiète et ce qui lui manque. Le culte de l'âme mettait aussi sa présence dans sa vie d'homme d'action. Et il lui donnait un caractère incomparable.

J'aime beaucoup l'anecdote que rappelle Mme Renée Zeller en nous contant comment Saint-Exupéry fut refusé au concours d'entrée à l'Ecole navale. C'était à la fin de l'autre guerre. Le sujet de composition française qui lui fut donné était celui-ci : « Impressions d'un soldat revenant de la guerre. » Sur la copie blanche que Saint-Exupéry remit à l'examinateur il avait écrit cette seule phrase : « Je n'ai pas été à la guerre, donc je n'entends point en parler au chiqué. » Le zéro qui nota cette copie décida de l'ajournement du candidat.

Au royaume dont le « Petit Prince » serait le souverain, je me plais à imaginer une autre solution à l'incident. Premièrement : pour avoir donné un sujet de composition artificiel qui fait travailler l'esprit sur des formules et qui cultive un faux patriotisme conventionnel aux dépens de la réalité sacrée de la patrie, le professeur est mis à la retraite. Deuxièmement : pour avoir rétabli la vérité en manifestant son réalisme et son caractère, le candidat Saint-Exupéry est déclaré premier de la promotion... Mais nous ne sommes pas au royaume du Petit Prince, et ma suggestion risquerait d'aller loin : elle pourrait être l'amorce d'une réforme de l'enseignement qui serait quelque peu révolutionnaire.

Dans le monde où nous vivons le caractère de Saint-Exupéry faisait de lui un réfractaire. On sait comment Antoine de Saint-Exupéry se donna à lui-même le baptême de l'air. Il apprenait à piloter. Un jour, sur le « coucou » où il prenait sa leçon, il profita d'un instant où il était seul pour mettre l'appareil en marche. Le voilà qui s'envole. Mais comment redescendre ? Grosse émotion sur le terrain, où l'on multipliait les cris et les signaux à l'adresse de l'échappé. Il y eut du bois cassé à l'atterrissage. L'élève-pilote fut puni de prison, comme le règlement l'exigeait. Là encore on rêve d'un ordre supérieur à ce règlement, et qu'une récompense, non une punition, eût été octroyée.

Mais jusqu'à sa mort Saint-Exupéry appartient à une destinée hors série. Quand il eut réussi à se faire nommer pilote de chasse, dans l'été 1944, où il devait disparaître, il pouvait écrire à un ami : « Je suis, certes, le doyen des pilotes de guerre du monde. La limite d'âge est de trente ans sur le type d'avion monoplace de chasse que je pilote. Et l'autre jour j'ai eu la panne d'un moteur à 10.000 mètres d'altitude au-dessus d'Annecy, à l'heure même où j'avais quarante-quatre ans. » Et dans la même lettre il dit sa joie de se « promener, seul avion et seul à bord, des heures durant sur la France ». C'était quelques jours avant qu'il s'envolât, le 31 juillet 1944, pour un voyage au-dessus de la France dont il ne revint jamais.

Voilà que je me laisse aller à évoquer des actes de sa vie, en marge des méditations que Mme Renée Zeller nous propose sur sa pensée. C'est qu'il n'y a personne plus que Saint-Exupéry chez qui l'action soit plus fidèlement la sœur du rêve. Si cet homme a cherché Dieu, c'est que personne n'a mieux cultivé que lui la part de Dieu en l'homme : c'est-à-dire l'esprit de sacrifice et d'amour. Sa vie se passa à remonter à la source divine et à relever la noblesse humaine.

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

« Guignol » à l'Opéra-Comique

Une vive allégresse était dans nos cœurs ! Enfin nous allions, après tant de reprises et tant de ballets, entendre chanter à l'Opéra-Comique de la musique fraîche... La langueur — disons la stérilité — du théâtre lyrique nous menace d'une espèce de scorbut, comme ces équipages arrêtés par la banquise qui se nourrissent de conserves et perdent jusqu'au souvenir des viandes saignantes et des légumes verts.

Le nom de M. André-Bloch, compositeur savant et fin, les traces précieuses qu'ont laissées en nous *Au béguinage* et *Kaa* et les bienfaits plus récents de sa *Suite palestinienne* affermissaient notre espoir.

Hélas ! si la partition de *Guignol* a de nombreuses vertus, au centre desquelles on souhaiterait que brillât une personnalité plus distincte et plus saisissante, le livret n'en a aucune... On s'interroge avec angoisse... Comment un lettré, un homme de goût a-t-il pu s'imaginer qu'une histoire comme celle-ci, vieille sous Louis-Philippe, éculée par ses pérégrinations à travers des romans innombrables, plus rococo que les aventures de *Zampa* et de *Fra Diavolo*, tiendrait en éveil, durant des années de minutieux labeur, son inspiration ? Il comptait sur les bonshommes en bois du guignol lyonnais ; sur Guignol et sa petite natte qui « rebique », et ses « nom d'un rat ! », sur la trogne enflammée de Gnafron et la jovialité de Madelon. Les librettistes n'ont quasi rien tiré de ces éléments populaires chers à l'enfance, attendrissants pour les adultes et d'une si gaillarde saveur locale. J'ai bien entendu une chanson où il est question des ponts lyonnais, de la Guillotière ; et Gnafron, devant un plateau de vins illustres, regrette l'absence de léger beaujolais, frais comme une mûre sur la haie... C'est trop peu... Quand Guignol, agitant ses mains de bois, a fini de chanter un prologue où il explique que ses compagnons et lui vont vivre d'une vraie vie — prologue

Un tableau de « Guignol » de M. A. Bloch donné a l'Opéra-Comique.

dont la déclamation rappelle trop *Paillasse* — lâche son bâton et fait un dernier plongeon l'illusion d'une guignolade s'évanouit et ne ressuscite plus. M. André-Bloch n'a pas découvert une forme de récitatif qui ait le tour, l'accent, la grâce un peu rude du parler lyonnais. Ses personnages chantent comme ceux de Meyerbeer ou de Saint-Saëns. Je sais la difficulté d'inventer un « parler musical »... Il y a eu pour ce miracle Bach et Gluck, Mozart et Berlioz, Wagner et Debussy, Ravel souvent, Bruneau parfois, Charpentier le Montmartrois... Et puis qui ?...

Guignol épouse Madelon. Les verres et les bouteilles tintent. Viennent les couplets joviaux, les danses lourdes... Soudain le bandit Rosbach — pourquoi ce nom de défaite ? il fournit pourtant un chœur amusant, où

rit le fantôme d'Offenbach — fait irruption. Il a enlevé du couvent la bien-aimée de Léandre, la délicate Isabelle. Il enlève Madelon, qui servira de chambrière... Alors Léandre, Guignol, Gnafron s'élancent à la poursuite du ravisseur. Ils l'atteignent dans un château où cet autre Ali-Baba donne une fête et dépense d'avance les écus de la rançon... Enfin, près des tours à poivrières d'Annecy, dont le lac reflète des lanternes, les gendarmes, grognons et que l'on voudrait comiques, s'emparent de Rosbach. Sur la scène, joie, cris de joie... Dans la salle, bravos de politesse.

Oui, la musique est de qualité ! Je veux dire qu'elle est, sur des thèmes et sur des idées mélodiques dont aucun n'est une révélation, ouvragée avec esprit. Les harmonies sont délicieuses, les transitions et les soudures, les esquisses de développement, les modulations, conduites par un écrivain parfait. Un ou deux « ensembles » édifiés d'une main preste et sûre... L'orchestration surtout est aérée. Les timbres ne se confondent pas. Ce n'est jamais cette épaisseur instrumentale qui fait penser à un orchestre pressé dans le Métro... La flûte et la clarinette, le basson et le saxophone, l'agile violon ont l'espace à eux et ne se cognent pas. Quand ils se groupent, c'est joliment. Un ballet des timbres réglé par un chorégraphe subtil... Mais de vraie gaîté, je n'en sens guère, ni de truculence, ni de mordant, ni d'acidité...

Les décors, la mise en scène, pleine de vieux trucs, de trappes, de décors repliés, de feux de Bengale et de pétards, ne m'ont pas beaucoup plu. On n'a pas compris que le dessein de Paul Colin et de Max de Rieux était, autour du vieux Guignol, de ressusciter les somptuosités naïves des *Pilules du Diable*. Tant il est difficile de concilier les croissantes exigences du public avec un parti pris intelligent de parodie. Les chanteurs, presque tous mal servis, sauf Madelon (M^lle^ Legouhy), qui a un fort bon air, s'agitent et donnent du gosier sans récompense... M. Couret, M. Emile Rousseau, M. Jean Vieuille, M. Amade — chargé d'une délicate sérénade — ont beaucoup de conscience. M^lle^ Joachim — notre exquise Mélisande — n'a guère qu'à montrer son fin visage et sa perruque de poupée... L'orchestre, seul enchanteur et consolateur — car les danses sur les plus jolies pages de la partition sont très insignifiantes — est conduit à ravir par M. Pierre Dervaux. Il nous fait déguster les timbres comme une corbeille de fruits « fondant en jouissance dans une oreille où la forme se meurt... » eût dit à peu près Valéry.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Crime passionnel
César et Cléopâtre

Après une longue carrière de metteur en scène au théâtre, Otto Preminger avait fait au cinéma un début retentissant avec *Laura*. Suivit *Scandale à la cour,* qui est un film d'une insultante bêtise. *Crime passionnel* vient ensuite et constitue sans doute ce que ce réalisateur a fait de mieux. Il n'y a pas de comparaison avec le lamentable *Ambre,* qui est postérieur de deux ans, mais qui est sorti ici quelques mois plus tôt, ni même avec *Femme ou Maîtresse,* divertissement agréable à voir mais sans grande signification. Les Américains nous ont habitués à ces évolutions en dents de scie qui tiennent, d'une part, à un équipement technique tellement perfectionné qu'il se met au service de n'importe quoi et, d'autre part, à l'attention excessive accordée aux recettes dans les salles.

Crime passionnel ne dépasse d'ailleurs pas un niveau moyen. On serait gravement déçu si l'on y cherchait une valeur psychologique ou une émotion profonde. Le point de départ est même fondamentalement faussé par l'observance de la convention qui veut, au cinéma, qu'une passion éternelle naisse d'un simple regard entre deux êtres qui s'ignorent complètement. Ce postulat une fois admis, on se trouve brusquement dans un univers réel où le décor comme les personnages échappent aux modèles stéréotypés d'Hollywood et sur lesquels pèse une curieuse sensualité typiquement américaine. On en avait déjà vu des manifestations assez voisines dans *Laura* (lorsque le policier, voyant l'appartement de la victime, recrée en quelque sorte la présence physique de celle-ci), dans *Mildred Pierce* (où Joan Crawford apportait son trouble de femme mûre et déçue) et dans *Assurance sur la mort* (où l'élément équivoque de sadisme meurtrier se mêlait à la passion). Une lenteur calculée dans le récit des événements, la répétition obsessionnelle d'un élément superficiel et anodin (la rengaine de la boîte à musique, les mains de la jeune fille dans ses poches, l'idée fixe de l'alliance chez la serveuse), le refus délibéré de ne pas motiver certains actes décisifs font baigner tout le film dans une atmosphère trouble qui finit par opérer un véritable envoûtement.

Cette sensualité se marie avec la brutalité absolument stupéfiante d'autres épisodes, en premier lieu de celui où le policier, jaloux d'un suspect, lui martèle la figure à coups de poing avec une lenteur et une méchanceté calculées.

On retrouve dans le rôle de la serveuse de bar Linda Darnell, qui ne s'était pas encore décolorée, ce qui allait beaucoup mieux à son type d'une sensualité un peu vulgaire, mais elle est complètement éclipsée par Alice Faye, qui donne à une petite provinciale engoncée dans son conformisme et s'éveillant timidement à l'amour un masque à la fois singulier et attachant. Dana Andrews est correct comme d'habitude. Dans un petit rôle apparaît, hélas ! pour la dernière fois, John Carradine, absolument émacié par la tuberculose.

Tourné pendant la guerre et projeté en Angleterre et aux Etats-Unis en 1945, *César et Cléopâtre* est seulement projeté maintenant devant le public français. Pour arriver si tard, mieux aurait valu qu'il ne vienne pas du tout. Gabriel Pascal appartient à l'école des metteurs en scène qui attachent plus d'importance au texte qu'à l'image. L'ennui, c'est qu'il se rapproche infiniment plus du Marcel Pagnol de *la Belle Meunière* que de son compatriote Laurence Olivier. Le texte de Bernard Shaw lui sert de paravent derrière lequel il cache son ahurissante incompétence à diriger des acteurs, à animer des foules ou même simplement à photographier un décor.

Cette grande machine historique en technicolor est d'un ennui irrésistible. Les Romains le disputent en ridicule aux Egyptiens ; ajoutons que les entendre les uns et les autres parler anglais ne renforce pas pour un public français leur crédibilité, si irrationnel que soit ce réflexe. Les cartes postales succèdent aux chromos. Les combats feraient rire sur la scène et sont insupportables à l'écran. Les conventions théâtrales les plus pénibles : entrées soulignées des personnages, soliloques, fausses sorties, etc., sont enregistrées sans la moindre adaptation aux exigences de la camera. De loin en loin on devine ce que Shaw avait en tête en opposant une petite fille naïve à un vieux despote roué. Même la présence de l'incomparable actrice qu'est Vivian Leigh (qu'on regrette de ne pas avoir vue depuis longtemps et qui sauve le personnage de Cléopâtre, bien que ce ne soit pas un de ses meilleurs rôles) ne fait pas pardonner la triste lourdeur de tout le spectacle.

Voir *César et Cléopâtre* n'a qu'une conséquence réconfortante : celle de constater que ce coûteux navet n'a pas empêché la naissance d'un admirable cinéma anglais.

Jules César (Claude Rains) tenant tête a ses frères d'armes et Cléopatre (Vivian Leigh) dans « César et Cléopatre », film de Gabriel Pascal.

PETITES CHRONIQUES

M. Vincent Auriol félicite Gilles. A gauche, M. Pierre-Bloch, vice-président du Comité d'action de la Résistance, qui fut l'organisateur de cette soirée.

« LE SILENCE DE LA MER »

M. le président de la République a présidé, salle Pleyel, le gala donné à l'occasion de la première mondiale du film tiré de l'œuvre de Vercors : *le Silence de la mer.* De nombreuses personnalités, parmi lesquelles des ministres, MM. Mitterand, Lacoste et Christian Pineau, et des représentants du corps diplomatique, assistaient à cette soirée donnée au profit des œuvres de la Résistance. Une partie artistique précéda la projection du film : Noël-Noël, Vera Korène, le chansonnier Gilles, et d'autres artistes renommés, présentés par Jeanine Crispin, prêtèrent leur talent à cette manifestation particulièrement réussie.

LES FRESQUES DE FRA ANGELICO

Les Editions artistiques et documentaires viennent de rassembler dans un grand album d'une impression irréprochable toutes les fresques du bienheureux *fra* Giovanni au couvent de Saint-Marc de Florence : quarante planches au total, dont trente reproduites par le simple procédé photographique et dix en fac-similé par les procédés Daniel Jacomet. Cette entreprise fait le plus grand honneur à l'édition française. Ces dix planches en couleurs — et je songe notamment à la sublime *Annonciation* et au *Crucifiement* de la cellule 36, approchent de la perfection. « Les fresques de l'Angelico, a écrit M. Stanislas Fumet dans une remarquable préface, ont une certaine dilection pour les tons suaves et graves à la fois, les indigos, les lie-de-vin, les lilas, les roses, les vert-de-gris et aussi les outremers passés qui, avec les rouges brique, lui donnent ses bases musicales. » Le pochoir a ici respecté les nuances de l'original avec une discrétion surprenante. De longtemps nous n'avions eu l'occasion de signaler un livre d'art conçu et exécuté avec tant de bonheur.

Y. G.

NOTRE PROCHAIN SUPPLÉMENT

Nous rappelons aux titulaires des abonnements nº 2 et nº 4 que le supplément théâtral et littéraire leur parvient désormais en même temps que le numéro correspondant de « France-Illustration ».

Notre prochain supplément paraîtra le 12 février.

Au sommaire :

INTERDIT AU PUBLIC

Comédie gaie en 3 actes de Roger Dornès et Jean Marsan.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

les plus belles
RELIURES d'ART
se font aux Ateliers
L.I.R.E. *47, rue Saint-André-des-Arts* PARIS (6e)

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA VIE INTERNATIONALE :

Henri Peyret, *le Plan Marshall peut-il sauver l'Europe ?* (Collection l'Economie, S. E. F. I., 238 pages). Avec la compétence et l'objectivité qu'on lui connaît, l'auteur restitue l'atmosphère politique et économique dans laquelle le plan a pris naissance, puis analyse les méthodes mises en œuvre pour son application, ainsi que les problèmes d'ordre général que celle-ci soulève.

Le plan ne tend à rien moins qu'à l'unification économique de l'Europe occidentale ; entreprise audacieuse sans précédent. C'est à la fois la fin d'une étape de la vie internationale — celle où le monde voyait son salut dans l'O. N. U. — et le commencement d'une nouvelle ère qui serait caractérisée par l'équilibre de la production entre des pays totalisant 275 millions d'habitants.

Ajoutons que, si l'aide américaine leur faisait défaut, les vieilles nations européennes verrraient leur standard de vie tomber à 50 % (selon M. Philip) ou 40 % (selon M. Paul Reynaud) de son niveau actuel ; autrement dit, il retournerait à ce qu'il était sous le régime de l'occupation.

M. Henry Peyret insiste sur le fait que le centre de gravité du système dont le plan Marshall est l'ébauche ne peut être que la France. Il est absurde de prétendre que ce plan charge son économie puisque les quatre cinquièmes des prestations qu'elle reçoit sont effectuées à titre gratuit.

Mais elle n'en peut tirer profit que si elle secoue le « carcan du dirigisme » et rend à l'initiative individuelle ses droits et ses responsabilités.

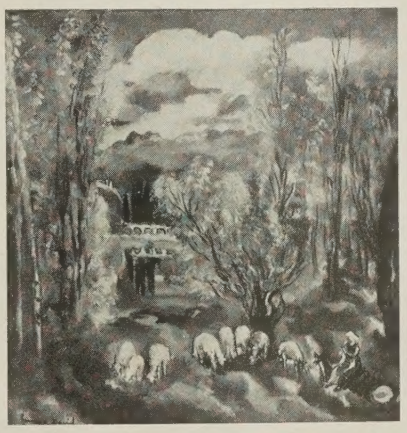
Le problème est le même pour l'Europe : à celle-ci de saisir sa chance si elle ne veut pas sombrer dans l'impuissance et l'anarchie.

L'HISTOIRE :

Marguerite Humbert-Zeller, *Marie Stuart* (Dominique Wapler, éditeur, 374 pages). L'auteur cherche à retrouver le vrai visage de la malheureuse reine à travers les « jeux sournois » et les dédales de la politique. Marie etait un prodige de précocité : à dix ans, elle adresse à Henri II un discours en latin. A quatorze ans, elle parle italien, espagnol, écossais. « Elle s'exprimait dans cette dernière langue de si belle grâce, dit Brantôme, qu'elle la faisait trouver très belle et très agréable. »

Reine de France, elle émerveille la cour par la variété de ses talents. Elle compose des poésies, joue de la harpe, chante en s'accompagnant sur le luth. Tout le monde est fou d'elle. Mais, veuve à dix-neuf ans, la Belle Aurore devient « la plus affligée pauvre femme qui soit sous le ciel ». Puis c'est le retour « en Ecosse la sauvage », les démêlés avec « la bonne sœur d'Angleterre » Elizabeth ; le « complot » ; la fidélité de Marie à sa foi. Et le dernier acte de la tragédie : l'échafaud.

ALBERT MOUSSET.



HERMINE DAVID. *Moutons en Ariège.*

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Une exposition Hermine David est un lieu de repos, de fraîcheur et d'enchantement. Qu'elle se serve du pinceau, de l'émail, de l'aquarelle ou de la gravure pour exprimer ses délicates émotions, elle nous émeut et nous fait partager sa poétique vision de la nature, ou plutôt nous fait pénétrer dans l'intimité des choses. Elle se renouvelle dans chacun de ses moyens d'expression sans jamais faire de l'un la redite de l'autre. Ainsi cette artiste nous offre de nombreuses toiles peintes durant ces trois dernières années et dont chacune semble une fenêtre ouverte sur un paysage de rêve. Plus d'un grand poète y verrait la transposition de ses vers. Le fouillis lumineux et doré d'un *Parc à l'automne,* des coins de jardins « sucrés d'œillets et d'aromates » traduiraient la pensée de Mme de Noailles et celle de Francis Jammes. Des sous-bois comme ceux des *Coupeurs d'arbres,* des marines de Saint-Vaast, des allées, des paysages tranquilles, ses bouquets de fleurs, tout est doux aux yeux comme des vers dits à l'oreille. Une *Nativité* semble murmurée par un Greco miniature. *Immigration des animaux* devrait servir de carton de tapisserie : sens décoratif intégral, tons sombres et profonds, puissance de l'avance de cette horde animale dans la végétation luxuriante.

Hermine David est à l'aise avec l'aquarelle comme le vent sur la mer : elle note d'une touche rapide, large et précise les nuages, les variations de lumière, les plus subtiles aspects de la nature. Des pointes-sèches illustrent *Adolphe* et *Sarn,* récemment publiés, et des gravures soyeuses, ou veloutées comme des peaux, au dessin volontairement serti ou imprécis, témoignent de son beau métier de graveur.

L'ensemble de cette exposition est un poème à la nature. (Galerie Lucie Krohg.)

Avant d'exposer des peintures modernes espagnoles de Picasso, Calvé, Dominguez, Florès, etc., sous le titre *Chant profond de l'Espagne,* la Galerie Borghèse nous montre tout un choix de toiles très différentes de tendances. Remarquons deux grands paysages méticuleux de Rohner ; une *Plage,* des intérieurs, des fleurs de Paul Charlot : petits sujets sombres zébrés de tons vifs ; un paysage de Venard à la gloire du noir et du vert cru ; des Neillot ; un beau sous-bois clair et profond d'Othon Friesz ; deux natures mortes classiques de Manguin et de Camoin ; de Pogédaïeff une jolie échappée sur un port encombré, petit tableau aux tons gris avivés de vert et du bleu tendre de l'eau, dans une belle harmonie lumineuse ; trois grandes aquarelles de Quelvée aux tons profonds sur un dessin enlevé et solide. Et enfin des natures mortes de Clavé, dont une grande, splendide assemblage de tons de vitraux où les bleus sombres voisinent avec les verts et rehaussent les noirs qui les sertissent. Il y a aussi deux aquarelles de Gromaire... de tout un peu.

MAURICE SÉRULLAZ.

A L'U. N. E. S. C. O.

En présence de MM. Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères, Yvon Delbos, ministre de l'Education nationale, et Georges Bidault, président de la délégation française à la Conférence de Beyrouth, la Commission nationale française pour l'U. N. E. S. C. O. s'est réunie en séance plénière au Quai d'Orsay. M. Jaime Torrès-Bodet, directeur général de l'U. N. E. S. C. O., a été solennellement reçu dans le salon de l'Horloge, où il prit la parole pour définir les buts de cet organisme « qui a le devoir, déclara-t-il, de faire entendre la voix d'espérance à tous les peuples ».

La commission entendit ensuite le rapport présenté par M. Georges Bidault sur les travaux de la Conférence générale de Beyrouth.

UN « VOLTAIRE » DE HOUDON EN ANGLETERRE

Le musée londonien Victoria and Albert vient d'acquérir pour la somme de 4.000 livres sterling, soit environ 4 millions de francs, un buste en marbre de Voltaire par Houdon. Ce buste, qui ressemble curieusement au masque du Voltaire du Théâtre-Français, porte en dédicace : « Au marquis de Vilette. » Le célèbre statuaire l'avait exécuté en 1778, peu avant la mort de Voltaire. C'est le seul buste masculin dû au grand sculpteur qui soit en possession des collections nationales britanniques.

LE DOCUMENT DONT ON PARLE...

PÉTAIN ET LES ALLEMANDS

MEMORANDUM D'ABETZ

ÉDITIONS GAUCHER
201, FAUB. S'-HONORÉ PARIS

un vol. in 8 carré 300F

LES NOUVELLES VOITURES ALLÉGÉES DE GRANDES LIGNES

La S. N. C. F. vient de présenter deux nouvelles voitures de grandes lignes : l'une, mixte, de 1re et 2e classes ; l'autre de 3e classe. Ces véhicules possèdent des caractéristiques qui résultent des études les plus récentes en matière de construction ferroviaire.

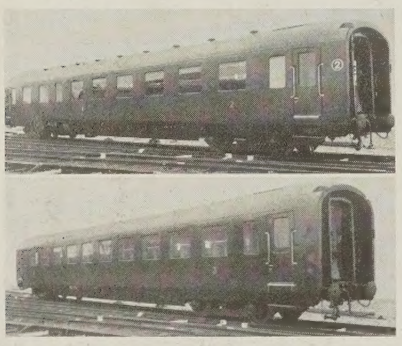
Pour mesurer les progrès accomplis, rappelons que les premières réalisations françaises de voitures métalliques datent de 1910 avec les automotrices de la ligne Invalides-Versailles. Dix ans plus tard, au lendemain de la première guerre mondiale, la voiture tout acier entrait dans la pratique courante.

Mais ces unités, qui marquaient une incontestable amélioration sur les véhicules à caisses de bois, restaient tributaires des méthodes de construction qui s'imposaient alors pour les charpentes métalliques. L'assemblage par rivets et l'accroissement de la résistance obtenu en augmentant la section des éléments conduisaient à un alourdissement considérable. La tare atteignait, suivant les types, 45 à 50 tonnes par unité.

L'étude des nouvelles voitures a été poursuivie en vue d'arriver à un poids total minimum sans rien sacrifier en matière de sécurité. L'allégement, qui a comme avantage essentiel de diminuer les frais de traction, est obtenu par l'emploi rationnel d'aciers spéciaux et d'alliages légers. Les rivets sont supprimés, mais la soudure électrique est largement utilisée ; les caissonnements se multiplient sur les points à renforcer, aux extrémités du véhicule en particulier. La toiture n'est plus qu'une simple couverture, mais elle contribue à la solidité de l'ensemble en liaison intime avec les côtés de la caisse qui, à leur tour, se resserrent étroitement sur le châssis.

L'ossature châssis-caisse constitue ainsi un bloc homogène très résistant. L'allégement porte encore sur tous les éléments constitutifs qui n'ont pas à en souffrir, tels les bogies en tôle d'acier emboutie et soudée qui remplacent ceux en acier moulé.

La tare de ces voitures de 23 m. 344 de longueur hors tout n'est plus que de 33 t. 5. Bien entendu, le confort n'y a pas été négligé. Ces unités comportent une isolation thermique et acoustique renforcée par flockage des tôles de l'ossature métallique et par un matelas d'air entre les parois extérieures et intérieures. La forme des sièges est étudiée pour le meilleur repos de l'usager. Le chauffage par air pulsé fonctionne à la vapeur ou à l'électricité. Ce

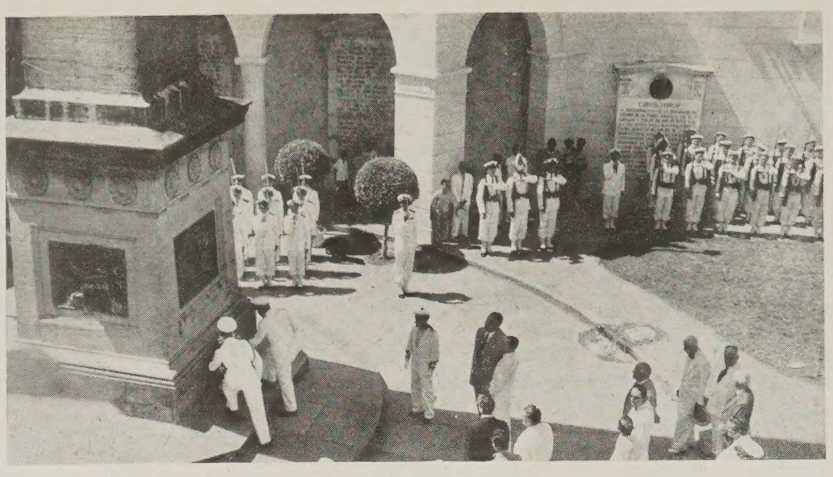


dispositif des plus récents comporte un réchauffeur d'air central et une régulation automatique de la température des compartiments.

Les améliorations poussées jusque dans les détails seront bien accueillies des voyageurs, qui manœuvreront sans effort les baies équilibrées et trouveront, l'hiver, une eau chaude dans les lavabos.

Une série de 75 voitures mixtes et de 200 de 3e classe est actuellement en cours de livraison. Déjà les essais ont montré que ces unités avaient une excellente tenue sur les voies.

Ces nouvelles voitures ont un aspect qui diffère sensiblement de celui des unités courantes. La caisse est légèrement fuselée à la hauteur des portières, qui ne sont plus placées au fond d'un décrochement. En bout, un cloisonnement protecteur dépasse la traverse d'attelage. Les organes des freins, les conduites de chauffage et l'équipement d'éclairage disposés sous le châssis sont cachés par un carénage qui prolonge les parois latérales. Leur silhouette sera vite familière à l'usager qui aura su les apprécier.



LE « JEANNE-D'ARC » A PANAMA

Poursuivant son tour du monde traditionnel, le navire-école *Jeanne-d'Arc*, ayant à son bord les élèves officiers récemment sortis de l'Ecole navale, a mouillé l'ancre devant l'isthme de Panama. A terre, le président de la République de Panama, S. Ex. Domingo Diaz Arosemena, offrit en l'honneur du capitaine de vaisseau E.-A. Beaussant, commandant le *Jeanne-d'Arc*, un banquet auquel assistaient de nombreuses personnalités panaméennes et le ministre français Lucien Colon. On voit ci-dessus, place de France, le capitaine Beaussant déposant une couronne au monument érigé à la mémoire des pionniers qui construisirent le canal. Les élèves officiers du *Jeanne-d'Arc* rendent les honneurs.

COURRIER MUSICAL

Première audition de choix : celle de la *Sinfonietta* de Francis Poulenc, qui, en attendant l'exécution publique prochaine, a déjà, je le présume, conquis son auditoire sur les ondes. C'est une charmante chose que cette pimpante symphonie, allègre et fraîche comme un printemps. Et comme le séduisant Poulenc sait bien passer d'une douce et mélancolique gravité au plus léger, au plus spirituel badinage ! C'est là de la musique toute spontanée, avec ce sens inné de la mélodie, ce fameux don de plaire que Poulenc reçut en partage, et qu'il nous dispense à plaisir. Comme il sait aussi nous dérouter quand, avec une aimable impertinence, il vient tout à coup nous rappeler que nous sommes bien chez Poulenc, dans la France d'aujourd'hui, au pays de Ravel, alors que la structure d'apparence classique — coupe régulière et proportions harmonieuses — de la *Sinfonietta* nous laissait croire à un voyage au pays d'Haydn et de Mozart... Dirigé par Roger Desormière, l'Orchestre national a tiré de ces pages exquises l'essence même de leur charme.

Quelques jours plus tard, l'Orchestre national, dirigé cette fois par Paul Sacher, chef du « Kammerorchester » de Bâle, consacrait la soirée à la musique suisse moderne, dont Honegger tient le sceptre. Et cela nous a valu une remarquable exécution de la symphonie mimée *Horace victorieux.* Admirons la richesse, la diversité d'un tempérament qui nous a donné tant d'œuvres multiples ! Chacune des symphonies honeggeriennes fait bande à part. Il y a loin des « délices » de la symphonie bâloise (dédiée, précisément, à Paul Sacher) aux tragédies de la « liturgique » ; quant à *Horace victorieux,* cela nous remet en mémoire une rudesse de ton, une vigueur incisive, que maints autres morceaux d'Honegger nous ont fait, depuis, oublier... La partition d'*Horace* possède un tel pouvoir d'évocation qu'à l'impression auditive se superpose immédiatement l'impression visuelle : geste, attitude, mouvement du corps ; musique toute plastique qui justifie bien son titre et qu'on aimerait, effectivement, à voir « mimée ».

Mais il nous faut remercier aussi Paul Sacher et tous les artistes qui venus de Suisse l'entouraient ce soir-là (l'admirable ténor Ernest Haflinger, le pur soprano Hélène Fharni, Félix Loeffel et les chœurs « Basler Kammerchor ») de nous avoir donné cette parfaite exécution de l'important oratorio de Willy Burkhard, *la Vision d'Isaïe,* œuvre qui n'avait pas encore été jouée en France. Avec les nobles lignes mélodiques de ces soli, ses chœurs solidement charpentés, tantôt fugués, tantôt à l'unisson, l'oratorio de Burkhard rappelle la mysticité grave des vieux maîtres. Avouons que nous ne savons pas assez ce que la musique contemporaine doit à l'école suisse où brillent ces noms déjà célèbres : Frank Martin, Pierre Wissmer, Henri Gagnebin, Willy Burkhard...

L. MAURICE-AMOUR.

CADEAUX DU XVIIIe

La joaillerie ne fit réellement son apparition en France qu'au cours de la deuxième moitié du XVIIe siècle. Le luxe connut à cette époque un développement très rapide. Orfèvres et joailliers rivalisèrent d'ingéniosité et de grâce pour satisfaire la coquetterie sans cesse grandissante. Le règne de Louis XV vit surtout la mode des tabatières et des montres, mode qui souleva un tel enthousiasme qu'elle se renouvela elle-même durant tout le XVIIIe siècle.

La tabatière se devait d'être sous la main à chaque instant : c'était le cadeau le plus courant, et l'homme de goût ne dédaigne pas d'en posséder une collection. Le cadeau s'en faisait même aux femmes, malgré une diversité surprenante d'objets infiniment plus féminins, tels que montres et leurs châtelaines, étuis, cachets, boîtes à poudres ou à mouches, drageoirs, flacons à sels.

Dans une récente vente dirigée par Mes Ader et Baudoin, assistés de M. Bernard Dillée, figurait une boîte ovale en or de deux couleurs, décorée d'émail vert chartreuse, qui s'est vendue 460.000 francs. Cette pièce, due au maître Nicolas Nolin, était du plus pur style Louis XVI : le couvercle présentait les attributs de la Science et la ceinture de feuillage en émail imitait l'opale. Un drageoir de forme mouvementée en émail à décor de scènes allégoriques dans des encadrements de fleurs et rocailles a trouvé preneur à 200.000 francs. Trois montres de dames ont été très disputées pour leur grande originalité : l'une d'elles représentait un violon miniature en émail rouge et en or ; ce petit chef-d'œuvre a été adjugé 271.000 francs. Les deux autres, en forme de lyre et de mandoline, en or et émail, ont réalisé 150.000 et 140.000 francs.

Me Roger Glandaz, avec le concours de M. Roger Boutemy, a obtenu 184.000 francs d'une boîte à mouches en or du XVIIIe siècle. Celle-ci était ornée de porcelaine émaillée bleu et or à petits personnages. Un amateur, dans une autre vente, a donné 85.000 francs pour un petit étui contenant un flacon en argent émaillé et rehaussé de strass d'époque Louis XVI (Me Ledoux-Lebard ; MM. Reinach et Fommervault, experts).

Les grandes fabriques de porcelaine suivirent naturellement cette mode. Une boîte en saxe, à décor de scènes galantes dans le goût de Watteau, en camaïeu vert sur fond or, a fait 69.000 francs ; cette pièce, d'époque Louis XV, était garnie d'une monture en or pomponne : l'intérieur offrait une petite scène représentant trois personnages partant pour un bal masqué.

On pourrait citer encore bien d'autres productions charmantes, tels ces « souvenirs d'amitiés », ou des cadeaux plus utilitaires, comme ce petit nécessaire à parfums dans un écrin en vernis Martin renfermant quatre flacons, un plateau, une timbale et un petit entonnoir en argent adjugé 9.100 francs il y a peu de temps à l'Hôtel Drouot.

FRANCIS SPAR.

VERS LE MONOPOLE AMÉRICAIN DU GROS AVION DE TRANSPORT

La deuxième, et probablement définitive, interdiction de vol du quadrimoteur Avro *Tudor IV* marque une étape nouvelle dans l'éviction progressive par les constructeurs américains d'avions de transport de leurs concurrents de tous pays.

Le *Star Ariel,* de la B. S. A. A. (British South American Airways), qui vient de disparaître avec ses vingt occupants entre les Bermudes et la Jamaïque, est, avec le *Star Tiger* qui disparut dans les mêmes conditions en février 1948, le deuxième *Tudor IV* perdu corps et biens dans l'Atlantique.

L'interdiction de vol de ces appareils marque la fin d'une longue discussion entre les « Corporations » étatisées britanniques, qui se plaignaient de subir la concurrence sur les lignes internationales d'avions américains de rendement supérieur à celui des avions nationaux dont on leur imposait l'emploi. La Chambre des communes s'en était mêlée à plusieurs reprises. Les transporteurs voulaient des Lockheed « Constellation ». Le

Un Avro *Tudor IV* de la B. S. A. A.

gouvernement avait dû imposer son arbitrage, qui, reconnaissant les torts des uns et des autres, avait conclu par la commande au Canada d'une série importante de Douglas DC-4M construits sous licence et modifiés pour être équipés de moteurs Rolls-Royce « Merlin ». On sauvait ainsi ce qu'on pouvait du prestige britannique et des maigres réserves en dollars de sir Stafford Cripps. Mais le coup n'en était pas moins dur pour l'industrie aéronautique de la métropole, qui s'efforce de placer ses produits à l'étranger.

Venant après le retrait par Air France des hydravions Latécoère de la ligne des Antilles pour une disparition analogue, et la transformation en cargos des *Languedoc,* la mesure qui frappe les *Tudor IV* est un nouveau succès des constructeurs américains. Il faut espérer que des nombreux gros appareils actuellement en essais en France et en Grande-Bretagne quelques-uns seront assez réussis pour redresser une situation aussi fâcheuse pour le prestige de l'Europe occidentale que pour la balance de ses échanges.

C. R.

PHILATÉLIE

Les chiffres de tirage de quelques timbres français récents.

L'administration des P. T. T. vient de faire connaître les chiffres de tirage d'un certain nombre d'émissions récentes :

1° timbres à surtaxe : *Braille,* 1.900.000 ;

cinquantenaire de Clément Ader, 1.500.000 ; *Saint-Exupéry* et *Dagnaux,* 975.000 ; *Etienne Arago,* 2.160.000 ; série *Révolution de 1848,* 2.000.000 ; *Calmette,* 1 million 800.000 ;

2° Timbres sans surtaxe : *général Leclerc,* 8.100.000 ; *Chateaubriand,* 2 millions 480.000.

J. BELLAY.

LES ÉCHECS

Classement final du championnat du monde Hollande et U. R. S. S., avril, mai 1948.

1er Botwinnik, 14 points ; 2e Smyslov, 11 points ; 3e ex æquo Reshevsky et Keres, chacun 10 points 1/2 ; 5e Euwe, 4 points.

Comme nous l'avions déjà annoncé, Botwinnik a été proclamé champion du monde des échecs. Né à Leningrad en 1911, Botwinnik est ingénieur en électricité.

Sur les 20 parties qu'il a jouées (5 contre chaque joueur) dans ce championnat, Botwinnik en a gagné 10, perdu 2 (contre Keres et Reshevsky) et a fait 8 parties nulles (4 contre Smyslov, 1 contre Reshevsky et 3 contre Euwe).

Voici une des parties de ce championnat.

Blancs : Botwinnik. *Noirs : Reshevsky.*

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cb1-ç3, Ff8-b4. — 4. é2-é3, ç7-ç5. — 5. a2-a3, Fb4×ç3†. — 6. b2×ç3 (les blancs ont la paire de fous mais leurs pions de l'aile dame sont faibles. L'objectif des blancs est de développer efficacement leurs fous, s'ils y arrivent ils auront la meilleure partie. Le plan des noirs est d'attaquer les pions blancs de l'aile dame, affaiblis par le doublement, particulièrement ç4. La manière dont le grand champion américain réalisera ce plan et réfutera la variante favorite du nouveau champion du monde est digne d'admiration. (Il s'y était d'ailleurs longuement préparé par des analyses préliminaires, d'après son propre aveu.) 6. ..., Cb8-ç6. — 7. Ff1-d3, 00. — 8. Cg1-é2, b7-b6 (les noirs doivent éviter d'échanger les pions sur d4 car après ç5×d4, ç3×d4 le dédoublement des pions blancs leur rendrait leur mobilité, ouvrirait virtuellement des lignes aux fous blancs et les blancs obtiendraient bénévolement ce qu'ils chercheront en vain). — 9. é3-é4, Cf6-é8 ! (la meilleure place pour le cavalier qui défendra utilement le pion g7 pour quelque temps). — 10. Fç1-é3 ! (pour forcer d7-d6 et interdire ainsi la case d6 au cavalier noir, qui aurait pu y venir pour attaquer ç4), 10. ..., d7-d6. — 11. 00, Cç6-a5. — 12. Cé2-g3 (les blancs préparent une attaque contre le roi). 12. ..., Fç8-a6 (une manœuvre classique contre le pion ç4). — 13. Dd1-é2, Dd8-d7. — 14. f2-f4 (les blancs poursuivent leur plan méthodiquement. Sur 14. ..., Dd7-a4 suivrait 15. f4-f5, Fa6×ç4. — 16. f5×é6 et les blancs ont les meilleures chances. Ou 15. ..., é6×f5. — 16. é4×f5 et si 16. ..., Fa6×ç4. — 17. f5-f6 ! ou si 16. ..., Cé8-f6. — 17. Fé3-g5 ! avec de bonnes chances d'attaque), 14. ..., f7-f5 ! (arrêtant prudemment la dangereuse marche du pion blanc et fermant les lignes qui mènent à l'attaque du roi noir). — 15. Ta1-é1 (perte de temps. Meilleur 15. Ta1-d1), 15. ..., g7-g6. — 16. Té1-d1, Dd7-f7 (les noirs jouent très soigneusement. Si 16. ..., Dd7-a4. — 17. d4-d5 !, é6×d5. — 18. é4×f5 éventrant le roque noir). — 17. é4-é5, Ta8-ç8. — 18. Tf1-é1, d6×é5 (si 18. ..., ç5×d4. — 19. Fé3×d4, Fa6×ç4. — 20. é5×d6, Cé8×d6. — 21. Dé2-é5 !). — 19. d4×é5 (si 19. f4×é5, ç5×d4 gagne le pion ç4 sans danger, maintenant que la grande diagonale noire est obstruée par le pion blanc é5), 19. ..., Cé8-g7. — 20. Cg3-f1, Tf8-d8. — 21. Fé3-f2, Cg7-h5. — 22. Ff2-g3 (une triste position pour le fou blanc), 22. ..., Df7-é8. — 23. Cf1-é3, Dé8-a4. — 24. Dé2-a2 (si 24. Fd3-ç2, Da4×a3. — 25. T×T†, T×T. — 26. Té1-d1, Ca5-ç6. — 27. T×T†, C×T. — 28. Dé2-d2, Cd8-f7. — 29. Dd2-d7, Da3×ç3 gagnerait), 24. ..., Ch5×g3. — 25. h2×g3, h7-h5 ! (prévenant toute réaction offensive par g3-g4). — 26. Fd3-é2, Rg8-f7. — 27. Rg1-f2, Da4-b3 ! — 28. Da2×b3, Ca5×b3. — 29. Fé2-d3 (si 29. Td1-d3, Cb3-d2 suivi de Cd2-é4†, Rf2-f3, Fa6-b7), 29. ..., Rf7-é7. — 30. Rf2-é2, Cb3-a5 (interdisant Fd3-ç2). — 31. Td1-d2, Tç8-ç7. — 32. g3-g4, Tç7-d7 ! (si 32. ..., h5 ×g4. — 33. Té1-h1 est désagréable. Et si 32. ..., f5×g4. — 33. Fd3×g6 avec des chances de faire nulle). — 33. g4×f5, g6×f5. — 34. Té1-d1, h5-h4. — 35. Ré2-é1 (une bévue due au manque de temps. Mais les noirs avaient partie gagnée. Si 35. Td1-h1, Ca5-b3. — 36. Td2-d1, Ré7-f7. — 37. Th1×h4 ?, Td7×d3. — 38. Td1×d3, Cb3-ç1† gagne une pièce ; ou si 37. Th1-g1, Fa6-b7. — 38. Tg1-h1, Rf7-g6. — 39. Th1-g1, Rg6-h5. — 40. Tg1-h1, Cb3-ç1†. — 41. T×C, T×F. — 42. Tç1-d1, Fb7-é4 gagne), 35. ..., Ca5-b3. — 36. Cé3-d5† désespoir, é6×d5. — 37. Fd3×f5, Cb3×d2. — 38. Td1×d2, d5×ç4. — 39. Ff5×d7, Td8×d7. — 40. Td2-f2, Ré7-é6. — 41. Tf2-f3, Td7-d3. — 42. Ré1-é2 et les blancs abandonnèrent en jouant ce coup.

André Chéron.

PETITS PROBLÈMES AMUSANTS

N° 3. — LES DEUX VERRES

Deux verres contiennent l'un du vin rouge pur, l'autre de l'eau pure. On puise une cuillerée dans le verre d'eau, et on la met dans le verre de vin.

Après avoir bien remué le mélange, on en puise une cuillerée qu'on reporte dans le verre d'eau pure.

Quel est, à votre avis, le verre qui contient le plus de liquide étranger ?

André Chéron.

VISITE A PARIS DE M. PARKER

Mr. Kenneth S. Parker, président de la « Parker Pen Company », de passage à Paris, a rendu visite à l'Agence Parker S. A., distributeur exclusif de la marque Parker en France. Mr. Parker a eu également le plaisir de rencontrer quelques revendeurs parisiens auxquels il a exprimé sa satisfaction de voir la plume or de nouveau en France.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

BIARRITZ cont. Golf Chiberta, ravissante PROP., de gd luxe entièrement meublée, gd conf., état impeccable.
FEAU EXCLUSIVITÉ. 132, boulev. Haussmann. Tél. : LAB 69-34.

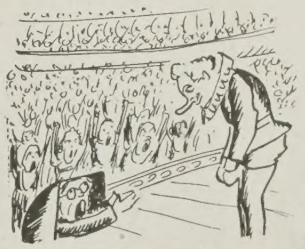
VAUCRESSON. A vendre, magnif. propr. libre, près gare, 12 pièces principales, confort, 2 garages, dépendances, tennis, beau parc, 4.000. EXCEPTION. Urgent. **BIRNEY**, 45, rue d'Hauteville, PROvence 22-32.

MÉMOIRES D'UN SOUFFLEUR OU HIER ET AUJOURD'HUI, par CAMI.

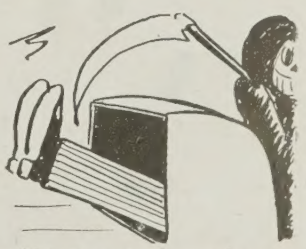
« Stars et vedettes notoires,
« Emules de Saint-Simon,
« Nous écrivent leurs Mémoires
« En pur français boquillon !
« Je veux de certaines gloires
« Rabattre le ton altier
« Et rafraîchir leur mémoire,
« Etant souffleur de métier !

« J'ai soufflé Dranem l'unique,
« Des Parisiens regretté,
« Qui par les jeunes comiques
« Etait alors imité.
« Chacun singeait son allure,
« Et Maurice Chevalier
« De Dranem mit le galure
« Bien avant son canotier !

« J'ai soufflé, bien, je l'espère,
« Mounet-Sully, un vrai dieu !
« Coquelin, Guitry le père...
« Stars d'aujourd'hui qui dit mieux ?
« Quel envol d'apothéose,
« Sarah jouant Doña Sol !...
« De nos jours « Ruy-Blas »... en prose
« Ne peut plus quitter le sol !



« J'ai soufflé la « générale »
« De l'immortel « Cyrano »,
« J'ai vu trépigner la salle,
« Lever cent fois le rideau !
« Mais aujourd'hui des poètes,
« Abstrus, tarabiscotants
« Sont acclamés des esthètes...
« Moi, je dis : « Vive Rostand ! »



« Maintenant, vieux à pantoufles,
« J'attends celle, avec sa faux,
« Qui viendra couper le souffle
« De l'ex-souffleur de « Sapho ».
« Mais voulant finir théâtre
« J'ai, comme au temps de Rotrou,
« Fait l'épitaphe folâtre :
« Le souffleur est dans son trou ! »

RALLYE de MONTE-CARLO

Catégorie de
750 à 1.100 cm³

1er

ROSIER et son Fils sur 4 CV RENAULT

La 4 CV RENAULT de l'équipage ROSIER père et fils vient de remporter *une victoire sensationnelle dans le Rallye de MONTE-CARLO* se classant première de la catégorie sur 26 voitures de 750 à 1.100 cm³ et battant de plus les 48 voitures de la catégorie 1.100 à 1.500 cm³.

Malgré sa faible cylindrée (760 cm³ seulement) la ***4 CV RENAULT*** collectionne les places d'honneur : 1ère, 3ème, 5ème de sa catégorie.

Après la performance réalisée dans le ***RALLYE des ALPES*** et la victoire remportée dans la Course de Côte du ***MONT VENTOUX, dix 4 CV RENAULT*** viennent de faire dans le ***RALLYE de MONTE-CARLO*** une éclatante démonstration de leur qualités de route en triomphant du verglas, de la neige et du brouillard sur les 3.000 kms du parcours de cette dure épreuve

4 C.V. RENAULT

122

RÉGIE NATIONALE

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.